

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **13 (1963)**

Heft 1: **Blaise Pascal 1662-1962**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

R. L. M. DEROLEZ : *Les dieux et la religion des Germains*. Traduction F. A. L. Cunen. Paris, Payot, 1962, 268 p. Bibliothèque historique.

HISTOIRE
DES
RELIGIONS

Alors que nous sommes trop bien renseignés sur la mythologie des Germains par des auteurs qui ont fait passer dans leurs récits le produit d'une imagination romanesque, nous ne savons que très peu de choses sur la vie religieuse des Germains, dont la dispersion géographique considérable et la grande diversité interdisent en outre que l'on combine en une seule image les renseignements fragmentaires provenant de temps et de lieux éloignés les uns des autres. M. Derolez, avec les savants modernes et en particulier de Vries, se voit contraint d'adopter une attitude extrêmement critique à l'égard des sources littéraires et les mythes perdent forcément de leur relief et de leur couleur à être ainsi scientifiquement analysés. La même attitude sobrement scientifique réduit la présentation de la religion à une énumération, savante, d'objets de lieux et de ce qui peut être avec certitude reconstitué comme actes religieux. On ne peut s'empêcher de sentir que tout cela est loin de suffire à faire revivre ce qu'a dû être une religion pouvant s'exalter jusqu'au sacrifice humain, à la passion d'un dieu, à l'extase héroïque, et le lecteur regrette en particulier que l'auteur ne fasse qu'une allusion à la *fulltrúi*, cette foi intime, qui n'est mentionnée que dans les sagas, mais à la lumière de laquelle l'imagination parviendrait peut-être à retrouver et à comprendre dans son unité vivante la vie religieuse d'une humanité dont M. Derolez nous donne une image à notre goût trop irréprochablement objective.

PIERRE GANDER.

W. KRICKEBERG, H. TRIMBORN, W. MÜLLER, O. ZERRIES : *Les religions amérindiennes*. Traduction L. Jospin. Paris, Payot, 1962, 474 p. Bibliothèque historique, Collection « Les religions de l'humanité ».

Quatre savants allemands tiennent la gageure de nous présenter en un seul volume l'ensemble des religions de l'Amérique indienne. Chacun d'eux est l'auteur d'une des parties de l'ouvrage, ce qui signifie que nous avons en réalité quatre livres en un, de styles et de tons différents. M. Krickeberg s'attache à montrer les relations et le devenir des diverses civilisations et des diverses religions qui se sont succédé en Mésio-Amérique avant la Conquête. On regrette tout spécialement que cette partie du livre, avec celle sur les grandes religions des Andes, présentée par M. Trimborn, ne soient pas illustrées, ce qui permettrait au lecteur de se représenter plus concrètement le monde de ces religions à la fois étonnamment raffinées et si extraordinairement cruelles. — Nous avons particulièrement goûté la troisième partie du livre, où M. Müller nous introduit dans la vie religieuse des Indiens d'Amérique du Nord. Parvenu à la conviction que son immense champ d'investigation comporte essentiellement quatre grands styles religieux, l'auteur, renonçant à être encyclopédique,

choisit quelques exemples typiques et, à travers eux, nous permet d'imaginer et de vivre quelque chose de l'expérience religieuse considérée. — La quatrième partie, où M. Zerries nous présente les religions des peuples archaïques de l'Amérique du Sud et des Antilles, était peut-être la plus difficile à écrire, tant ce monde est divers et fragmenté. Le plan adopté, systématique, abordant un aspect de la religion par chapitre, ne manque pas de clarté. Malheureusement, à notre sens, plusieurs des chapitres souffrent d'être des accumulations de faits, trop brièvement présentés pour que chacun d'eux soit mis en valeur et trop nombreux pour que le sujet du chapitre reste visible au lecteur non spécialiste. — Chaque partie du livre est suivie d'une abondante bibliographie et un index général permet d'utiliser comme ouvrage de travail cette œuvre dont l'énorme richesse de renseignements qu'elle contient laisse, à première lecture, presque aussi déconcerté qu'on le serait peut-être au contact matériel de la réalité décrite.

PIERRE GANDER.

ANCIEN
ET NOUVEAU
TESTAMENTS

Peake's Commentary on the Bible, Completely revised and reset. Edinburgh, Paris, Melbourne, Johannesburg, Toronto and New York, Thomas Nelson and Sons Ltd., 1962, 1126 p. in-4, 2 Index, 16 cartes, 62 collaborateurs sous la direction de Matthew Black et H. H. Rowley.

En 1919 avait paru, par les soins de la puissante maison d'édition Nelson, un commentaire général de la Bible que l'on trouve dans d'innombrables bibliothèques et sous tous les cieux. L'éditeur général, A. S. Peake, définissait son ambition de la manière suivante : « ... placer devant le lecteur de la Bible, sous une forme simple, sans technicité, les résultats généralement acceptés de la critique de la Bible, de son interprétation, de son histoire, et de sa théologie. » L'immense audience que l'on rencontre dans les pays anglo-saxons pour tout ce qui touche à la Bible assura un succès énorme à cette première édition. L'équipe de 1919 était anglaise ; celle de 1962 s'étend aux U.S.A. et au Commonwealth. Qu'il suffise d'indiquer qu'on y rencontre les plus grands noms de la critique biblique contemporaine, tant pour les questions archéologiques-historiques (Albright, Rowley, Burrows, etc.) que pour l'exégèse elle-même (Herbert, Hyatt, Barrett, Stendahl, etc.). Le tout est précédé d'une étude de l'archevêque de Canterbury sur l'autorité de la Bible qui insiste, sans trop en préciser la nature, sur la relation Bible-Eglise : « The word of the Gospel, read and preached, is the story of a past event, yet it has its present impact in grace and power upon the hearers » (p. 7). La méthode du commentaire est très suggestive ; le texte de chaque livre est divisé en petites péripécies d'une dizaine de versets immédiatement expliquées et interprétées ; l'interprétation est donc globale et tend immédiatement à l'essentiel ; elle correspond par là au génie anglo-saxon ; elle porte tous ses fruits dans beaucoup de cas, d'autant plus qu'elle se complète très souvent de précieuses discussions critiques et bibliographiques (par ex. sur Exode 20 : 1-17, Es. 6 : 1-13, Mat. 5 : 3-12, etc. ; c'est Stendahl qui a commenté le premier évangile). Dans d'autres cas, le commentateur s'est borné à donner quelques renseignements sur la péripécie, utiles certes, mais non décisifs pour faire apparaître le mouvement du texte. En principe cependant, il faut penser beaucoup de bien de cette technique originale. Mais l'apport le plus utile de l'œuvre est probablement celui des articles spéciaux ; ils sont répartis en trois catégories : les articles généraux (herméneutique, genres littéraires, milieux bibliques, histoire de la version anglaise), les intro-

ductions à l'A.T. (langue, chronologie, histoire, texte, institutions, théologie de l'A.T., ce dernier chapitre rédigé par N. W. Porteous) et les introductions au N.T. (langue, texte, versions, milieu, vie de Jésus, théologie du N.T. ; ce dernier rédigé par John Marsh) ; chaque article est abondamment muni de notes bibliographiques, internationales et interconfessionnelles. Le papier, la présentation et l'impression du volume ne laissent rien à désirer.

PIERRE BONNARD.

Vocabulaire de théologie biblique, publié sous la direction de X. Léon-Dufour. Paris, Ed. du Cerf, 1962, 1158 p.

Fait intéressant, ce *Vocabulaire* est le développement d'un « Vocabulaire biblique » qui accompagnait le « Missel biblique » dès 1945 et qui avait été rédigé par le P. Léon-Dufour. Le comité a fait appel, pour la rédaction des articles, à l'ensemble des professeurs d'Écriture sainte de langue française ; on est heureux d'y rencontrer les noms des meilleurs biblistes catholiques d'expression française d'aujourd'hui. L'ouvrage s'ouvre sur une importante préface de l'éditeur qui définit, en termes nuancés, ce qu'il faut entendre par « théologie biblique » : « Il ne s'agit pas ici de pure sémantique, mais de langage expressif, tissé d'images et de symboles. Certes, pour beaucoup de nos contemporains, la question se pose de savoir quelle valeur ce langage conserve pour nous, qui vivons dans un autre univers mental... » et l'auteur de montrer en quel sens le langage est médiateur de la vérité, soit au niveau de l'image parlée elle-même « qui tient la gageure de rester un mode d'expression concret, enraciné au niveau de l'expérience humaine » soit en demeurant constamment en contact avec l'événement révélateur qui lui a donné naissance (p. XVI ss.). Et le préfacier de conclure : « Ni le pain ni l'eau, ni le chemin ni la porte, ni la vie humaine ni la lumière, ne sont des réalités permanentes, ayant valeur définitive ; leur raison d'être essentielle, c'est de nous parler symboliquement de Jésus-Christ » (p. XIX). Le *Vocabulaire* lui-même est moins consacré à l'analyse des termes qu'à celui des thèmes (ainsi l'article « accomplir » rend compte de toute une série de termes grecs correspondants). Parfois, l'analyse sémantique est complétée par un prudent essai de synthèse théologique (ainsi pour l'art. Eglise où le thème du « dépôt » est interprété au sens de l'infailibilité). Dans l'article Eucharistie, le P. Benoit a résumé sa thèse bien des fois exposée dans la *Revue biblique* du sacrement « procurant au croyant encore plongé dans l'ancien monde le contact physique avec le Christ dans toute la réalité de son être nouveau, ressuscité, spirituel » (col. 332). Dans l'article du P. Guillet sur la Justification, on aperçoit quelque polémique contre le « forensisme » protestant : « Pour désigner un simple verdict de grâce et d'acquiescement, Paul n'eût pas employé le mot de justification, qui signifie au contraire la reconnaissance positive du droit mis en cause, la confirmation de la justesse de la position prise » (col. 525). Nous doutons fort que, selon l'apôtre des gentils, la justification soit une « reconnaissance », par Dieu, d'une position prise par l'homme. Nous avons beaucoup aimé l'article Mémoire de Jean Corbon : « Quand Yaweh est là, la mémoire coïncide avec le présent, et c'est l'accomplissement... la médiation psychologique et rituelle de la mémoire s'accomplit ontologiquement dans le Christ-prêtre » (col. 599), mais sera-t-il compris, et sommes-nous certain de l'avoir compris ? C'est le P. Boismard qui a rédigé l'article Naissance (nouvelle) ; le *ἀνωθεν* de Jean 3 : 3 et 5 y est compris au sens de « à nouveau »,

expliqué en termes peut-être un peu trop biologiques : « Toute naissance s'effectue à partir d'un germe de vie qui détermine la nature de l'être engendré » (col. 671). Nous espérons que ces trop rapides et superficielles notes critiques montreront à nos chers collègues biblistes français combien nous aimons déjà leur beau et utile Vocabulaire de théologie biblique ; nous souhaitons qu'il soit traduit, si possible avant l'automne, en espagnol, italien et anglais-américain et que beaucoup d'évêques le mettent dans leur valise en partant pour Rome...

PIERRE BONNARD.

DANIEL-ROPS : *La vie quotidienne en Palestine au temps de Jésus.*
Paris, Hachette, 1961, 543 p.

Nous n'avons pas toujours dit que du bien, dans cette Revue, des nombreux ouvrages de M. Daniel-Rops. Notre plaisir est d'autant plus sincère de signaler celui-ci. Nous nous réjouissons d'abord de voir paraître dans une collection justement célèbre un ouvrage sérieux sur la Palestine du temps de Jésus ; ceux qui aiment déjà le sujet trouveront dans ces vingt et un chapitres une agréable classification de renseignements rarement rapprochés les uns des autres ; et ceux qui ignorent tout de la Palestine de Jésus en recevront, espérons-le, le choc salutaire qui accompagne toujours la découverte du milieu historique de l'Incarnation. L'ouvrage comporte trois grands titres : « Une terre et son peuple, Ces jours et ces nuits qui louent le Seigneur, Un peuple et son Dieu. » Voici seulement quelques remarques qui diront l'intérêt des questions abordées : Comme beaucoup d'écrivains catholiques, l'auteur a une conception évolutionniste-optimiste de l'histoire d'Israël ; il nous fait voir le peuple de la Promesse « gravir peu à peu les échelons de l'expérience spirituelle pour aboutir à fixer les traits de la religion la plus pure, la plus noble de toute l'Antiquité » (p. 42). Est-ce bien là la conception biblique du devenir israélite ? L'auteur préfère le portrait johannique de Pilate à celui que nous en donnent Josèphe, Philon et les synoptiques (p. 87) ; on demandera les raisons de ce choix. Il n'est probablement pas exact que « ceux qui interprétaient la Loi de la façon la plus exigeante se rangeaient presque automatiquement parmi les nationalistes, les résistants... » (p. 95) ; les pharisiens étaient des modérés en politique. Sur la tour Antonia et le lithostrôtos (p. 116), les récentes recherches du P. Benoit n'ont pu être utilisées. D'où l'auteur tient-il que Marie n'avait que « quatorze ans à peine » quand Jésus naquit (p. 146) ? Tout le livre est d'ailleurs imprégné d'une sentimentalité mariale un peu agaçante (plusieurs mentions de Marie « improvisant le Magnificat », p. 138). Il n'est pas certain que, pour Jésus, l'adultère soit plus une « atteinte à la vie intérieure » qu'à l'intégrité familiale (p. 164). Pourquoi faire encore mention du Saint Suaire de Turin pour décrire les textiles palestiniens ? (p. 263) On n'a pu encore établir que saint Matthieu ait composé son évangile en araméen « avant de le traduire en grec » (p. 326). La messe ne serait-elle qu'une spiritualisation de l'office israélite du Temple ? (p. 445) Parmi les ouvrages protestants sur Jésus, l'auteur ne cite que ceux de Réville (1906) et de Monnier (1914) ! D'une manière générale, le volume ne nous paraît pas rendre compte des aspects dramatiques et violents de la vie palestinienne au temps de Jésus. Qu'on lise, à cet égard, le *Jésus de Nazareth* de Joseph Klausner (cité à la p. 533) ; la conception historique et religieuse de M. Daniel-Rops nous paraît parfois un peu mièvre.

PIERRE BONNARD.

C. WIENER et J. COLSON : *Un roi fit des noces à son fils*. Introduction de Dom Thierry Maertens, « Thèmes bibliques ». Bruges, Desclée De Brouwer, 1962, 176 p.

Le thème nuptial est l'un des thèmes majeurs de la théologie biblique : il concerne directement la doctrine de Dieu, de l'élection, de l'Eglise, du salut, du Royaume à venir. C'est aussi l'un des thèmes bibliques qui atteste l'unité foncière des deux testaments. On sera donc reconnaissant d'avoir, dans un petit livre fort bien présenté, une vue d'ensemble de ce thème tel que des théologiens catholiques-romains le découvrent et le suivent dans l'Ecriture. Sobrement et prudemment (en particulier en ce qui concerne la clef du Cantique des Cantiques) C. Wiener expose la manière dont l'Ancien Testament traite du thème nuptial, d'Osée au Psaume 45, en passant par Jérémie, Ezéchiel, le Deutéronome, Esaïe et le Cantique. L'abbé Colson se charge de prospecter ce que le Nouveau Testament dit à ce sujet tour à tour dans les Synoptiques, chez saint Paul, dans le quatrième Evangile, dans l'Apocalypse et dans la généalogie rapportée par Matthieu. Il le fait avec une capacité d'invention qui parfois intéresse (l'explication « nuptiale » de la rencontre entre Jésus et la Samaritaine par exemple, p. 133 ss.) et qui souvent surprend. Il fait aussi une démonstration utile de la manière dont les théologiens catholiques romains sondent l'Ecriture pour y trouver les états à leur doctrine mariale. Moins sobre que C. Wiener, il lui arrive de glisser vers la glossologie : « La plénitude des temps est venue où l'humanité, au solstice de l'Amour divin, arrive à sa maturité et, Femme épanouie en fleur de grâce, noue librement, sous le souffle de l'Esprit, son Fruit, germe de son salut, son propre Sauveur, et, Tabernacle nouveau sur qui repose « l'ombre de Dieu », s'ouvre à l'oracle divin pour l'incarner en son sein : « Yahvé sauve » » (p. 162). Or quelques pages plus haut (p. 130, note 1), J. Colson reprochait au P. F. M. Braun de s'écarter, dans son livre sur *La mère des fidèles* (Paris 1953), « un peu trop de la règle d'or du minimum »...

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

PIERRE BENOIT, O. P. : *Exégèse et théologie*, 2 vol. de 416 et 451 p. Paris, Editions du Cerf, 1961.

C'est un vrai régal de trouver réunies en deux beaux volumes pas moins de quarante-huit études de l'éminent professeur de l'Ecole biblique de Jérusalem, et président en charge de la *Studiorum Novi Testamenti Societas*. Ces études sont groupées dans un ordre systématique qui donne à l'ensemble l'allure et l'autorité d'un impressionnant tour d'horizon exégétique et théologique. Voici les titres des principales rubriques : Inspiration scripturaire et herméneutique, Histoire des formes et démythisation, Le problème de Jésus, Théologie des évangiles synoptiques, La dernière cène, La passion du Christ, Le Christ glorifié, La théologie de saint Paul, Le christianisme primitif, Judaïsme et christianisme, Le christianisme et le monde païen. En chacun de ces domaines, bien loin de ne défendre que des thèses toutes personnelles, l'auteur analyse, avec la sympathie que l'on sait, un grand nombre d'ouvrages qui ont fait date ces dernières années, de sorte que la lecture de ces deux volumes constitue une initiation critique incomparable au mouvement actuel des recherches néotestamentaires. Nous désirons profiter de l'occasion qui nous est ainsi donnée de rendre un hommage personnel à ce que les éditeurs de ces volumes nomment à juste titre « la qualité d'attention donnée à la pensée d'autrui » qui caractérise

la méthode du P. Benoit. Si l'on désirait entendre le savant Père définir lui-même l'esprit de son exégèse, on pourrait citer ces lignes : « Distinction, mais continuité harmonieuse, du surnaturel et du naturel dans l'histoire, de la foi et de la raison dans la connaissance, de la grâce et de la volonté dans la justification, telle est l'inspiration fondamentale de la théologie catholique, qui lui interdit d'accepter une critique s'inspirant d'autres principes » (I, p. 59). Mais cette inspiration, devrions-nous demander, est-elle fondée en exégèse biblique, ou en théologie thomiste ? Aussi n'est-ce pas dans les recherches principielles d'herméneutique, ni dans les grandes synthèses de théologie paulinienne que l'auteur nous paraît le plus heureux (nous sommes confus de le dire si brièvement, alors qu'il faudrait nuancer) ; dans ces domaines, les résultats de l'exégèse nous paraissent rejoindre un peu trop régulièrement les affirmations de la théologie traditionnelle. Par contre, l'auteur révèle toute sa maîtrise et toute son originalité lorsqu'il associe les meilleures ressources de l'exégèse particulière, sur un point précis, à ses connaissances inégalables en archéologie et en histoire palestinienne ou gréco-romaine ; ainsi par exemple pour la série des recherches sur la Passion de Jésus ou sur les « sommaires » des Actes des apôtres (II, p. 181 ss.), ou encore sur les ouvrages de W. L. Knox et de J. A. T. Robinson consacrés au paulinisme. PIERRE BONNARD.

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

Œuvres de saint AUGUSTIN : *Six traités anti-manichéens*. Texte de l'édition bénédictine. Traduction, introduction et notes par R. Jolivet et M. Jourjon. Bruges, Desclée De Brouwer, 1961, 827 p. Bibliothèque augustinienne, 17.

Dans le premier volume de cette célèbre édition, on avait déjà publié et traduit le *De moribus ecclesiae catholicae et de Moribus manichaeorum* (388) et le *De natura boni* (405). Le présent volume contient le *De Duabus animabus* (392), le *Contra Fortunatum* (392), le *Contra Adimante* (394), le *Contra Epistulam Fundamenti* (396-397), le *Contra Secundinum* (398 environ), et le *Contra Felicem Manichaeum* (404). Les genres littéraires de ces traités dont il ne manque plus maintenant que la traduction du *De Genesi contra Manichaeos*, sont divers : il y a des relations de disputes théologiques comme le *Contra Felicem*, des réponses à des textes comme le *Contra Epistula Fundamenti*, à des lettres personnelles comme celle à Secundinus. Saint Augustin fait valoir dans tous ces genres ses extraordinaires talents de polémiste, sans perdre de vue son intention : combattre par tous les moyens la « secte » dont il fut l'auditeur pendant neuf ans. Chaque personne visée par ces attaques, même si elles sont déjà mortes comme cet Adimante, l'un des disciples immédiats de Mani (on oublie trop souvent que saint Augustin est entré dans la secte à peine cent ans après la mort de son fondateur), a sa physionomie et sa conception singulière de la doctrine contre laquelle s'acharne saint Augustin, en usant des armes qui conviennent, et dirige ses coups sur des points précis. Le polémiste ne répond pas de la même manière à Fortunat ou à Secundinus. Mais le théologien revient, toujours sous des biais différents, aux questions fondamentales : le mystère de la création dans ses rapports avec le mystère trinitaire, les origines du mal et du libre-arbitre, la continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et toujours il raisonne, il implore, il élève en s'appuyant sur l'Écriture, en la scrutant, tantôt philosophe et logicien, tantôt exégète et mystique. La lettre-réponse à Secundinus, ce petit chef-d'œuvre aux dires de l'auteur lui-même, réunit toutes ces qualités. Erreur

donc de considérer ces traités comme inactuels en les comparant aux livres anti-pélagiens, le dualisme est sans cesse renaissant, la création constamment méconnue et le problème du mal toujours lancinant : ils nous montrent comment un théologien usant de tous les moyens mis à sa disposition parvient à démystifier une religion à prétention rationnelle et à démontrer inversement la rationalité du christianisme. Mgr. Jolivet, qui a publié tant d'excellentes choses sur le problème du mal chez saint Augustin, a rédigé les notes philosophiques, M. Jourjon celles de théologie. La traduction si souvent ardue de ces traités est à la fois précise et lisible. Excellente documentation sur le manichéisme qui se réfère entre autres aux derniers travaux de Puech.

GABRIEL WIDMER.

Œuvres de saint AUGUSTIN : *Les Confessions*. Livres I-VII et VIII-XIII. Texte de l'édition de M. Skutella. Introduction et notes par A. Solignac. Traduction de E. Tréhorel et G. Bouissou. Bruges, Desclée De Brouwer, 1962, 2 vol. de 721 et 696 p. Bibliothèque augustinienne, 13-14.

Cette remarquable édition se recommandera d'elle-même comme l'édition « classique » des *Confessions*, tant par la valeur de son texte latin, celui de M. Skutella (*Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana*), par sa traduction originale due aux PP. Tréhorel et Bouissou, que par l'introduction magistrale et les notes du P. Solignac — instrument de travail, indispensable au spécialiste comme à l'étudiant. Dans l'Introduction (plus de 200 p.), le P. Solignac, connaisseur averti des origines de la pensée de saint Augustin, étudie successivement le sens du mot « *confessio* », ses antécédents, son originalité chez Augustin, l'ordonnance intérieure de l'ouvrage en fonction du but de l'auteur, son genre littéraire. La question de la date fait l'objet d'un examen approfondi (397-400), comme celle de l'historicité du récit (discussion des diverses hypothèses, celle de M. Courcelle et de ses objectants). Le P. Solignac dirige son enquête en rapprochant les premiers *Dialogues* des *Confessions*, en analysant la conversion sous son triple aspect, psychologique, moral et théologique. Chapitres éclairants que ceux consacrés à la formation philosophique de saint Augustin (l'importance des ouvrages sous forme des *doxographies* des *mathematici* et des *physici*, excellente mise au point sur les *Libri platoniorum* à éclairer par les notes complémentaires qui s'y rapportent), à son « histoire » spirituelle (et non évolution, comme le soutenait Alfarié), des premiers contacts avec l'Évangile et l'Église dans l'enfance jusqu'à la vision d'Ostie en passant par l'intermède manichéen. On notera avec quelles nuances le P. Solignac parle de la conversion de saint Augustin (moins systématique que le P. Leblond, et moins critique que M. Courcelle) avec ses moments négatifs, dubitatifs et positifs. L'étude de l'existence chrétienne, du péché, de la présence de Dieu selon saint Augustin dégage les lignes maîtresses de la théologie des *Confessions*. Le P. Bouissou analyse finement la langue et le style et légitime en se fondant sur le texte rythmé son essai plus qu'intéressant de traduire en vers libres les hymnes et les louanges (la liturgie des *Confessions*). Sa traduction fidèle (moins limpide peut-être que celle de Labriolle), rigoureuse atteint une valeur pour elle-même dans la traduction des passages versifiés. D'importantes notes complémentaires éclairent le texte, situent les thèmes des *Confessions* par rapport aux autres ouvrages de saint Augustin, ses sources (cf. note sur ses lectures de Plotin,

sur sa christologie au temps de la conversion, sur le cercle néo-platonisant de Milan). D'abondantes tables et index aideront le chercheur à trouver facilement son bien dans ce vaste trésor de théologie et de philosophie augustinienne que sont les *Confessions*.

GABRIEL WIDMER.

A.-M. LA BONNARDIÈRE : *Biblia augustiniانا*. Ancien Testament, II : Livres historiques. Paris, Etudes augustinienne, 1960, 172 p.

Voilà le premier résultat d'une entreprise courageuse et de la plus haute importance pour l'étude de la pensée augustinienne, le premier volume qui sera suivi de beaucoup d'autres consacrés au relevé exhaustif des citations bibliques dont sont parsemées les œuvres de saint Augustin. Félicitons M^{me} La Bonnardière pour son travail scrupuleux qui tient compte des travaux antérieurs similaires (les recherches inédites d'Anna de Lagarde, ceux des éditeurs du *Corpus* et du *Corpus christianorum* de Vienne) mais les dépasse par la rigueur et la méthode d'exposition. Pour chacun des livres historiques de l'Ancien Testament (nos livres habituels auxquels Augustin ajoute Job, Tobie, Judith, Esther, Macchabées), l'auteur présente les citations faites par saint Augustin en fonction de ses œuvres ; elle en examine le sens donné par saint Augustin, leur origine et leur contexte (catéchétique, liturgique, etc.) dans les ouvrages de ses prédécesseurs où il a pu les puiser. Puis, elle reporte ses observations sur des tableaux faciles à consulter, divisés en trois colonnes l'une pour la date d'apparition de la citation, la deuxième pour le passage où elle apparaît et une troisième où elle inscrit les thèmes scripturaires suggérés par la citation (très significatif). Ces citations sont rendues littéralement quand saint Augustin les cite *in verbis*, ou données d'une manière allusive quand saint Augustin en fait de même. On voit tout l'intérêt d'une telle recherche pour la connaissance de la Bible de saint Augustin et l'usage qu'il en fait ; car elle ne consiste pas seulement en un répertoire (très utile si l'on songe à la place de l'Écriture chez saint Augustin), mais à un signalement des inspirations reçues de sa lecture quotidienne de l'Écriture (voir, par exemple, la place de Job dans la controverse anti-pélagienne, ou celle des Rois dans la formation de la théologie de l'histoire). Puisse M^{me} La Bonnardière nous donner la suite de sa patiente recherche, qui sera une contribution décisive à une compréhension renouvelée de saint Augustin.

GABRIEL WIDMER.

MARIE AQUINAS MCNAMARA, O. P. : *L'Amitié chez saint Augustin*. Paris, P. Lethielleux, 1961, 235 p. Traduction de l'anglais par J. Boulangé et F. Van Groenendael, S. J. Collection « Théologie, Pastorale et Spiritualité, Recherches et Synthèses, X ».

On sait que la morale antique assigne un rôle de premier plan à l'amitié, considérée comme la forme la plus élevée que puissent prendre les rapports humains. Mais cet idéal peut-il encore avoir une valeur aux yeux d'un chrétien qui cherche à pratiquer une charité dont Dieu lui a donné la révélation ? — Tel est le problème que ne peuvent manquer de soulever la vie et la pensée de saint Augustin : sa nature affectueuse et sa sensibilité vibrante aussi bien que sa culture tout imprégnée des grands thèmes de l'humanisme antique l'inclinaient à faire de l'amitié une des valeurs fondamentales de son existence, mais la profondeur de sa foi chrétienne, l'ardeur de son zèle missionnaire, les exigences

de sa charge épiscopale devaient l'amener à transformer les caractères traditionnels de l'idéal d'amitié proposé par la sagesse antique pour lui substituer une amitié véritablement chrétienne. — Comment saint Augustin a-t-il vécu et conçu cette amitié chrétienne ? Voilà ce que Marie McNamara s'attache à montrer au cours d'une étude très fine et nuancée, fondée sur une érudition qui, en dépit de son ampleur, n'est jamais pesante. Présenté à l'origine comme thèse de doctorat de l'Université de Fribourg, son ouvrage paraît maintenant dans une version française qui semble souvent assez maladroite. — La plus grande partie de l'ouvrage suit Augustin de sa jeunesse à sa mort et montre la place que tient l'amitié à chaque stade de son évolution spirituelle. C'est l'occasion pour l'auteur de faire revivre avec beaucoup de bonheur la plupart des amis d'Augustin : en premier lieu sa mère Monique, pour laquelle il eut une amitié culminant, après des heures difficiles, dans une parfaite communion ; puis ses camarades d'enfance et de jeunesse, dont certains, tel Alypius, embrassèrent avec lui la foi chrétienne et lui demeurèrent attachés jusqu'à la mort ; enfin ses amis de la maturité, prêtres ou laïques, disciples comme Orose ou aînés comme saint Jérôme, avec qui les rapports restèrent longtemps difficiles. — Dans un chapitre final, Marie McNamara cherche à caractériser la conception augustinienne de l'amitié, tâche d'autant plus difficile que l'évêque d'Hippone n'a laissé aucun exposé systématique sur ce problème et qu'il faut réunir des indications éparses à travers toute l'œuvre. La source antique dont s'inspire saint Augustin est le *De Amicitia* de Cicéron, auquel il emprunte dans le *Contra Academicos* (III, 13) la définition de l'amitié : « un accord sur les choses divines et humaines, accompagné de bienveillance et d'affection. » Mais, commentant cette définition dans une lettre postérieure (*Ep.* 258), il lui donne un contenu chrétien : l'accord « sur les choses divines » implique que les amis véritables aiment Dieu et soient unis non seulement entre eux, mais au Christ. Dans les *Confessions* (IV, 7) enfin, abandonnant complètement Cicéron pour reprendre une formule paulinienne, saint Augustin déclare qu'il n'y a d'amitié digne de ce nom qu'entre ceux que Dieu unit « par la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rom. 5 : 5). L'amitié chrétienne apparaît ainsi comme un don de la grâce divine permettant aux personnes de parvenir dès maintenant à une union impossible à réaliser par les forces naturelles de l'homme, et appelée à devenir parfaite avec l'entrée dans la vie éternelle. Ainsi transfigurée, l'amitié finit par se confondre avec l'amour mutuel qui unit les membres du Corps mystique. — Pour montrer l'intérêt que j'ai pris à ce livre, je voudrais en terminant soulever deux problèmes : 1. L'apport de la sagesse antique à la conception augustinienne de l'amitié se réduit-il aux idées exprimées par Cicéron dans le *De Amicitia* ? Avant sa conversion et à une époque où, de son aveu même, il se sentait attiré vers l'épicurisme, Augustin n'avait-il pas conçu un idéal d'amitié inspiré d'Epicure ? D'après les *Confessions* (VI, 24), il avait en effet formé le projet de se retirer dans la solitude avec quelques amis pour y constituer une petite communauté, qui aurait sans doute rappelé les communautés épicuriennes (cf. le rapprochement esquissé par E. Bignone, dans *L'Aristotele perduto e la formazione filosofica di Epicuro* II, p. 298 et 591). Si le projet ne fut pas mis à exécution, n'a-t-il pas inspiré la formation de la communauté de Cassiciacum, dans les mois précédant le baptême ? 2. Calquée à l'origine sur l'idéal antique, puis finalement transmuée en charité chrétienne, l'amitié telle que la conçoit saint Augustin constitue-t-elle une forme originale de rapport humain ? — La lecture de cet ouvrage inclinerait plutôt à en douter, si quelques-uns des textes cités ne faisaient apparaître un

sentiment aigu des difficultés et des limites de la communication avec autrui, une impuissance douloureuse à sortir de la solitude (p. ex. *Conf.*, VII, 11). Cette note existentielle n'est pas seulement ce qui nous touche le plus aujourd'hui dans les textes où saint Augustin fait allusion à l'amitié : c'est la marque originale et personnelle qui fait de sa conception autre chose qu'un amalgame de thèmes antiques et de thèmes chrétiens. Il est regrettable que l'auteur ne l'ait pas davantage souligné.

ANDRÉ VOELKE.

Lettres des premiers Chartreux : S. Bruno - Guigues - S. Anthelme, Introduction, texte critique, traduction et notes par un Chartreux. Paris, Ed. du Cerf, 1962, 270 p. Collection des Sources Chrétiennes, n° 88, série des Textes monastiques d'Occident, n° X.

Ce nouveau volume de la collection des Textes monastiques d'Occident nous fait pénétrer aux sources de la vie cartusienne et, par là, nous aide à comprendre mieux les tendances profondes du monachisme du XII^e siècle. — On lira avec intérêt les deux lettres de saint Bruno qui mettent en valeur à la fois l'originalité du fondateur de la Chartreuse et la permanence de ce que l'on pourrait appeler la « tradition monastique » : importance de l'eschatologie, de la doctrine du Saint-Esprit, du rôle de l'amour dans la théorie de la connaissance. Les lettres du bienheureux Guigues nous montrent encore, ne serait-ce que par leurs destinataires, à quel point le véritable monachisme est inséré dans la vie du monde et de l'Eglise ; de son désert, le prieur des Chartreux correspond aussi bien avec Innocent II, le duc d'Aquitaine et le Grand Maître des Templiers, qu'avec Pierre le Vénéral. C'est ainsi que transparaissent, mêlés aux préoccupations spirituelles, les soucis dominants de l'époque, du schisme d'Anaclet aux rapports de l'Eglise et de l'Etat : admirable perméabilité de deux mondes que l'on a trop souvent tendance à opposer. Les mêmes remarques peuvent d'ailleurs s'appliquer aux deux textes de saint Anthelme. — La traduction, placée en regard du texte latin, rend admirablement l'équilibre du style et le ton, tantôt affectueux, tantôt pressant voire impérieux, de ces Pères. Ce recueil de lettres ne constitue donc pas un exposé théologique cohérent, mais une approche tout intérieure de la spiritualité et de l'engagement des premiers Chartreux, le tout précédé de remarquables introductions biographiques et de précieuses notes sur le texte.

GILBERT RIST.

J. GUY BOUGEROL : *Introduction à l'étude de saint Bonaventure*. Paris, Desclée & C^{ie}, 1961, 267 p. Bibliothèque de théologie, Série I, n. 2.

S'inspirant librement de l'intention du P. Chenu dans son *Introduction à l'étude de saint Thomas*, le P. Bougerol nous présente la vie et l'œuvre de saint Bonaventure en vue de faciliter la lecture de ses ouvrages. Son travail ne fait pas double emploi avec le beau livre de Gilson et les études plus spéciales de Bonnefoy et de Bissen ; il sera d'autant plus apprécié que l'importance du docteur Séraphique pour la compréhension de l'augustinisme ultérieur est de plus en plus soulignée aujourd'hui. A l'école de saint François et des maîtres franciscains de Paris, saint Bonaventure relaie Anselme et les Victorins et donne à la théologie de saint Augustin son épanouissement, en ordonnant la science héritée d'Aristote à la sagesse de l'Evangile, en mettant la foi au service

de la dévotion. D'un réel profit pour la compréhension de son œuvre, les chapitres consacrés aux méthodes (*lectio, disputatio, reductio* en vue du retour de l'âme à Dieu grâce à une méthode d'analyse intégrale), à la dialectique des proportions et des raisons nécessaires. L'étude des œuvres elles-mêmes est faite à partir de celle de leurs genres littéraires : le commentaire de l'Écriture, puis celui des *Sentences*, la systématisation en forme de somme du *Breviloquium*. Ainsi se dessinent les lignes de l'édifice bonaventurien avec son dynamisme intérieur qui doit conduire le lecteur à la contemplation et à la vision et son centre de gravité : le Christ. Replacée dans ses véritables dimensions, la pensée bonaventurienne laisse apparaître sa profonde unité, où l'intelligence illuminée par la foi assume l'historicité de l'existence du Christ et des événements rédempteurs par le jeu subtil et profond de l'analogie. Si cette introduction nous renseigne sur la vie, l'œuvre et la pensée de saint Bonaventure, elle le fait d'une manière vivante s'appuyant sur des fragments de ses ouvrages (cf. par exemple, le fragment du Commentaire sur les *Sentences* relatif à la foi et à la connaissance, celui du *Breviloquium* sur la grâce) et sur le climat spirituel et intellectuel du XIII^e siècle. Une riche bibliographie, une chronologie détaillée de la vie du saint, une intéressante note sur les inédits récemment découverts complètent cette introduction des plus utiles.

GABRIEL WIDMER.

Sainte CATHERINE DE GÈNES : *Traité du Purgatoire - Dialogue*, textes traduits et présentés par Pierre Debongnie, C.S.S.R., Namur, ed. du Soleil Levant, Collection : Les Ecrits des Saints, 1962, 215 p.

La théologie mystique a toujours semblé étrange, sinon étrangère, au lecteur réformé. Elle étonne et déroute. C'est ainsi que le *Traité du Purgatoire* s'ouvre par ces mots : « Les âmes qui sont au purgatoire, à ce que je crois comprendre, ne peuvent avoir d'autre choix que d'être en ce lieu puisque telle est la volonté de Dieu qui dans sa justice l'a ainsi décidé... Elles ne peuvent pas dire : j'ai fait tels péchés et c'est à cause d'eux que je mérite de me trouver ici. » On y trouve, comme dans les deux Dialogues entre l'âme et les puissances sensibles et entre l'âme et Dieu, la même théologie de la purification par la charité divine qui, si elle pêche par dédain du corps et par conséquent de l'incarnation, surprend toutefois par un sens aigu de la transcendance divine. Ces textes de sainte Catherine de Gênes (1477-1510), caractéristiques de la mystique de l'union de l'âme avec Dieu, constituent un témoignage particulier de la piété du début du XVI^e siècle. A condition de les lire en dehors de la problématique postérieure de la Réforme, ils restent d'une valeur évidente.

GILBERT RIST.

PAUL ALTHAUS : *Die Theologie Martin Luthers*. Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn, 1962, 392 p.

Le très bel exposé du professeur Althaus est l'aboutissement — impatientement attendu par beaucoup — des cours et des séminaires sur la théologie de Luther donnés durant quarante ans à Rostock puis à Erlangen. L'auteur n'a pas cherché à faire œuvre originale ; pas davantage à se livrer à un travail critique. Il est là, devant ses lecteurs, tel qu'il fut et qu'il est encore devant ses étudiants, désireux de présenter de façon systématique une pensée inépuisablement riche. Rien d'étonnant dès lors si les données bibliographiques sont peu

nombreuses, et les notes citant des textes, abondantes : on entend ainsi le réformateur lui-même ; c'est précieux. On se tromperait fort en s'imaginant trouver dans ces pages le contenu même de la récente dogmatique de Paul Althaus. Si le professeur d'Erlangen a beaucoup reçu de son maître, et le reconnaît, il sait aussi prendre ses distances par rapport à lui. — Il est difficile, voire impossible, de donner un aperçu d'un ouvrage de cette nature. Il nous suffira d'en indiquer le plan, puis de signaler tels points de détail spécialement intéressants. — Une introduction (de sept pages à peine) situe excellemment Luther. Avec lui, dit Althaus, on part d'un *donné* : l'autorité de l'Écriture, et celle des symboles. En effet Luther n'est pas un dogmaticien. Il n'a pas écrit de *Somme*, ni d'*Institution de la religion chrétienne*. Il enseigne l'exégèse des deux Testaments, et il prêche la Parole de Dieu. Ecouter l'Écriture et en devenir l'élève, c'est toute son ambition. Sa théologie veut être un commentaire de la Bible, rien de plus. Et si le réformateur entend partir aussi des trois symboles œcuméniques, c'est qu'il croit y trouver les vérités bibliques. — Quant au thème de la théologie : connaissance de Dieu et connaissance de l'homme ; impossible de séparer l'une de l'autre. — Par cette introduction, le plan de l'exposé est donné. Une première partie traitera de la connaissance de Dieu, de la Parole divine et de la foi. Une seconde, de l'œuvre de Dieu. — Retenons, de la première, le limpide énoncé relatif aux rapports entre les deux Testaments (p. 83 s.). Ce sont là choses connues, certes ; mais Althaus est passé maître dans l'art de clarifier un problème théologique sans lui rien enlever de son importance, et dans celui de ramasser en formules bien frappées la conclusion d'un débat : la vérité tout entière, l'Évangile même, est déjà dans l'Ancien Testament, c'est pourquoi le Nouveau y plonge ses racines ; mais cette vérité est encore cachée dans la première partie de notre Bible, elle doit donc nous être dévoilée, révélée, et cela seule la Parole du Nouveau Testament est capable de l'accomplir. — Dans la seconde partie, nous avons grandement goûté, pour sa clarté et sa profondeur, le paragraphe (p. 109 s.) dans lequel Althaus démontre que toute la doctrine de la justification par pure grâce constitue pour Luther un aspect de la divinité de Dieu. Aux yeux du réformateur cette doctrine est vraie parce qu'elle permet à Dieu d'être pleinement Dieu : elle lui donne tout l'honneur, et ne donne rien à l'homme. Le *sola fide* plonge ses racines dans la certitude que Dieu *seul* est créateur. — Remarques captivantes, aussi, au sujet de l'apparente opposition, sous la plume de Luther, entre la colère de Dieu et son amour (p. 151 s.). Nous sommes là aux prises avec la dialectique de l'*opus alienum* et de l'*opus proprium*. Unité entre les deux données, mais seulement en Christ : aux âmes tourmentées, qui cherchent à se racheter par mille efforts, le réformateur saxon prêche Celui qui a apaisé la divine colère ; aux âmes satisfaites, il rappelle au contraire que cette colère n'est pas objet de notre imagination. Il y aurait sur ce point d'intéressants rapprochements à faire avec une étude trop peu connue de Vinet, dans ses « Essais de philosophie morale... » (1837) : Jésus-Christ, seule réduction de toutes les dualités qui affligent notre pensée et notre vie. — Enfin les quelque vingt pages (p. 218 s.) exposant le problème des rapports entre la Loi et l'Évangile, tel qu'il a été compris et résolu par le réformateur de Wittenberg, nous paraissent un modèle de limpidité. — Bien que nous ayons en français de solides études, récentes, sur la pensée de Luther — notamment celles du professeur Strohl — nous serions heureux de voir l'ouvrage de Paul Althaus traduit dans notre langue. Cela rendrait un réel service aux pasteurs, aux étudiants en théologie, sans parler du public cultivé.

EDMOND GRIN.

RENÉ COSTE : *Le problème du droit de guerre dans la pensée de Pie XII*. Paris, Aubier, 1962, 522 pages. Index, bibliographie. Etudes publiées sous la direction de la Faculté de Théologie S. J. de Lyon-Fourvière. Collection Théologie N° 51.

R. Coste nous offre, en fait, un véritable traité du droit de guerre dans l'histoire de l'Eglise et la théologie chrétienne. Le chapitre IV sur la guerre d'agression et sa condamnation est particulièrement bien venu. Mais le procédé consistant à ne rien avancer de la pensée de Pie XII, sans prendre la précaution de définir les positions antérieures des théologiens et de la hiérarchie, non sans références à celles d'un certain nombre d'auteurs catholiques ayant abordé ces questions, alourdit singulièrement le plan de l'ouvrage. Au lieu d'un panorama sobre de la pensée de Pie XII, le lecteur a le sentiment de se trouver en face d'une Somme dont la lecture demande un singulier effort de sa part et beaucoup de concentration, s'il veut acquérir une image claire des positions de la diplomatie vaticane pendant le dernier conflit mondial et, d'une façon générale, face au problème de la guerre. Ne faut-il pas regretter qu'une étude très intéressante perde de sa valeur par trop de longueurs, alors qu'il eût été utile, sur le fond du problème, d'avoir à sa disposition un document bien informé, mais ne dépassant pas les deux cents pages ? H. CHÂTELAIN.

WOLFGANG TRILLHAAS : *Dogmatik*. Sammlung Töpelmann : Die Theologie im Abriss, Band 3. Berlin, A. Töpelmann, 1962, XV et 582 p.

THÉOLOGIE
CONTEMPO-
RAINE

Venu de la théologie pratique à la théologie systématique, le professeur Trillhaas, de Göttingue, n'est pas un dogmaticien comme tant d'autres. Son récent ouvrage a un caractère particulier. Au tout premier abord, il est vrai, son plan paraît suivre la ligne traditionnelle. Toutefois un examen plus attentif oblige à reconnaître qu'il a sa marque, bien à lui. Dans les Prolégomènes, pas exemple, outre les questions habituelles, sont abordés les problèmes de la responsabilité toute spéciale du dogmaticien et de la difficulté accrue du travail dogmatique à l'époque actuelle. — La première partie, centrée sur la cosmologie (Dieu créateur) aborde les thèmes de la connaissance de Dieu, de la Trinité, de la Providence et de l'anthropologie. La seconde s'ouvre sur un chapitre intitulé : l'Evangile, puis traite de la christologie (en y incluant le problème du Jésus historique) et de la sotériologie. La troisième est consacrée à la pneumatologie et à l'eschatologie. Enfin, dans des Epilégomènes : *La doctrine de l'Eglise*, l'auteur passe en revue les sujets d'ecclésiologie qui sont en relation directe avec la dogmatique. — La caractéristique de cet exposé doctrinal : une sorte d'union, constante, entre la dogmatique et l'apologétique. L'ancien professeur de pratique ne peut pas se résoudre à construire et à présenter à ses lecteurs ce qu'il dénomme fort joliment « une dogmatique de quartier ». A se promener toujours dans le même coin de sa ville natale, on est sûr d'avoir du contact, et facile. Mais c'est renoncer à toute ouverture d'esprit. Il en va de même du théologien qui fait de la dogmatique destinée aux seuls croyants : les ponts avec la pensée contemporaine sont coupés. Dès lors à quoi bon cet effort ? Etre dogmaticien, au gré de notre auteur, c'est avoir le souci de ses frères hésitants, douteurs, tourmentés par des problèmes intellectuels, qui se posent des questions, et auxquels il est tout à fait insuffisant de déclarer : c'est là un article de foi ! — Deux exemples donneront une idée concrète de cette

volonté constante de rencontre entre le *Christianum* et l'*Humanum*. Le chapitre 5 des Prolégomènes est consacré à une constatation des plus actuelles : la difficulté accrue, pour le christianisme, de se justifier, de rendre compte de lui-même devant les exigences de la pensée contemporaine. L'auteur relève que la foi a toujours rencontré l'opposition, plus ou moins vive, de l'impiété. Mais l'hostilité à laquelle se heurte l'Évangile aujourd'hui semble bien être quelque chose de foncièrement nouveau. Ne pas s'en rendre compte, c'est ne pas discerner la nature toute spéciale des difficultés que le dogmaticien de 1963 trouve sur son chemin. Au temps où nous sommes, tout est profane, plus rien n'est sacré. Dès lors il n'y a plus aucune limite à la recherche scientifique et l'être humain croit à sa pleine autonomie. Dans ces conditions, tout est simple déroulement historique, l'homme est entièrement soumis aux lois de la biologie que la raison — sa marque distinctive — lui permet de découvrir. — Assurément il est impossible à la dogmatique chrétienne de construire sur ces bases-là ; mais impossible aussi, au théologien, de partir sans autre d'une *révélation* qui ferait fi de ces données. Car il n'est pas d'humanisme authentique qui ne soit ouvert aux certitudes chrétiennes, pas plus qu'il n'est de christianisme authentique sans ouverture sur l'*Humanum*. — Relevons encore, sans pouvoir nous y arrêter, des observations du même intérêt à propos de la création (p. 137 s.). En ce qui concerne le monde, note le professeur Trillhaas, on ne peut pas opposer absolument nature et histoire, la seconde étant la sphère du passager, de l'individuel, de la liberté, la première celle de la fixité et de la nécessité. La cosmologie chrétienne ne saurait choisir entre ces deux thèses. En effet la nature exerce une action sur l'histoire (des peuples, des individus), et l'histoire connaît elle aussi des lois. Dans l'optique de la foi au Dieu créateur, la différence entre nature et histoire devient donc relative. — Dans la riche collection : *Die Theologie im Abriss*, le livre du professeur de Göttingue tiendra désormais la place occupée jusqu'ici par la *Glaubenslehre* de Horst Stephan, parue en première édition en 1920. Une comparaison des deux ouvrages est intéressante : elle montre nettement les transformations survenues dans le climat de la théologie systématique durant ces quarante ans. EDMOND GRIN.

JEAN DANIELOU - HERBERT VORGRIMLER (éd.). *Sentire ecclesiam, Das Bewusstsein von der Kirche als gestaltende Kraft der Frömmigkeit*. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1961, 828 p.

On multiplie les « Mélanges » et, souvent, ils sont disparates et n'intéressent que par une ou deux contributions. L'ouvrage dont nous parlons ici évite ce travers, puisque Jean Daniélou et Herbert Vorgrimler ont rassemblé, pour les offrir au sexagénaire Hugo Rahner, vingt-cinq travaux sur la conscience ecclésiale en tant qu'élément formateur de la piété chrétienne. Cette unité de thème ne rend pas seulement l'ensemble de l'ouvrage intéressant pour qui s'occupe de recherches ecclésiologiques ; elle permet aussi de montrer concrètement à quelle humilité, à quels renoncements, à quelle solidarité et à quelle joie devrait mener l'immense effort contemporain pour cerner le problème et pour vivre la grâce de l'Église. — La plupart des travaux sont des études d'histoire ecclésiastique. À côté de certaines contributions qui ne pouvaient pas manquer dans un ouvrage offert au P. H. Rahner et qui concernent plus spécialement la piété jésuite, nous trouvons des études de théologie biblique — sur la spiritualité communautaire des psaumes ou sur les rapports entre le fidèle et la

communauté dans le Nouveau Testament ; des recherches de patristique : J. Daniélou sur l'Eglise primitive ; L. Bouyer sur les Pères grecs ; H. Bacht sur Pachôme et le monachisme antique ; P. Th. Camelot sur les Pères latins ; J. Ratzinger sur saint Augustin ; des essais sur les réformistes du XI^e siècle (Y. Congar), sur François d'Assise, sur l'Imitation, sur Pascal (H. Vorgrimler), sur l'école de Tubingue (J. R. Geiselmann), sur Newman (O. Karrer), etc. Le tout étant comme rassemblé dans deux contributions plus systématiques, celle dans laquelle H. U. von Balthasar tente de recueillir « l'expérience ecclésiale de notre temps » et celle que, trop modestement, Karl Rahner intitule « notes marginales de dogmatique sur la piété ecclésiale ». Suit un relevé minutieux des 720 ouvrages, articles, traductions, articulets et recensions sortis, à ce jour, de la plume du jubilaire. — Cette présentation des collaborateurs et des titres suffit pour signaler l'importance de l'ouvrage, dont l'intention n'est pas seulement d'honorer un théologien qui a beaucoup fait pour ranimer la foi catholique romaine, mais aussi et surtout d'aider les fidèles à se libérer d'un rétrécissement individualiste de leur vie spirituelle en vue de mieux éprouver la grâce qui leur est faite d'être implantés dans le corps du Christ. C'est d'ailleurs pourquoi les contributions évitent volontairement le style technique et scientifique pour être accessibles aussi à des non-théologiens.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

VITTORIO SUBILIA : *Il problema del Cattolicesimo*, Turin, Libreria editrice Claudiana, 1962, 241 p.

Il fut un temps où l'œcuménisme était un domaine réservé à un petit nombre de spécialistes et de pionniers courageux : il fallait faire de réels efforts pour intéresser le peuple chrétien à cette cause. Aujourd'hui, et surtout depuis que l'Eglise romaine cherche à prendre la direction du mouvement œcuménique, avec toute la puissance des moyens de diffusion dont elle dispose, l'idée d'une réunification des chrétiens de toutes confessions s'est largement popularisée. S'il faut se réjouir de voir la grande presse s'ouvrir à ces préoccupations, on déplorera cependant l'extrême confusion apportée dans le débat par une foule de personnes bien intentionnées certes, mais ignorant totalement les véritables dimensions des problèmes auxquels elles s'attaquent. Nombreux sont ceux qui paraissent croire (ou feignent de croire) que les mêmes mots, utilisés de part et d'autre, revêtent une signification plus ou moins identique, alors qu'en fait, souvent, leur contenu est devenu tout à fait différent, voire même opposé. Cette équivoque ne saurait être tolérée par le théologien : sa vocation spéciale lui fait un devoir d'avertir l'Eglise, et de rappeler la signification réelle des termes utilisés dans un débat qui est, pour elle, essentiel. — C'est, aujourd'hui, du protestantisme italien que s'élève, à ce sujet, une voix autorisée : dans l'ouvrage que nous présentons ici, le professeur V. Subilia, de la Faculté de théologie vaudoise à Rome, définit, d'une façon parfaitement accessible au protestant moyen (souvent mal informé), ce que l'Eglise romaine entend par « œcuménisme », et jusqu'à quel point, à quelles conditions elle peut s'engager sur la voie d'un dialogue véritable avec les autres Eglises chrétiennes. Nous saurons gré à V. Subilia de réagir contre une certaine tendance à l'euphorie, et d'oser dire, sans accents polémiques et dans la charité, mais aussi sans voiler ce qui pourrait peiner les esprits « iréniques », quels espoirs sont permis... et quelles perspectives sont manifestement illusoire. L'auteur a, en particulier,

étudié très attentivement tous les documents préparatoires au dernier concile, en distinguant soigneusement le petit nombre d'entre eux qui portent le sceau de l'officialité (eux seuls font foi), de la masse des déclarations semi-officielles ou officieuses dont s'est emparée la grande presse (elles n'ont pas eu d'autre but que de préparer, dans le monde, une atmosphère psychologique favorable à la réalisation des objectifs du concile). — Le livre de V. Subilia se divise en cinq parties : I. Cattolicesimo ed ecumenismo, II. Le linee dell'integrazione, III. Il riformismo cattolico, IV. Il problema storico, V. Il dissenso ecclesiologico. Parmi les conclusions de l'auteur, nous citerons ce passage, qui appelle la réflexion : « Si usa dire oggi a ogni angolo di orizzonte che quello che unisce i cristiani è più grande di quello che li divide e si conclude che dalle due parti della barricata i cristiani dovrebbero avere la saggezza di lasciar perdere il secondario e di attenersi all'essenziale. Non riteniamo esatto questo giudizio. Contro l'opinione comune affermiamo : siamo divisi nell'essenziale, non nel secondario » (p. 229). Il est bon de rappeler, à cette occasion, que l'objectif du Conseil œcuménique des Eglises n'est pas de rechercher, par tous les moyens, l'unification des groupements religieux qui ont en commun l'usage d'un même adjectif qualificatif, « chrétien », mais d'inviter ces groupements (qui sont, et chacun à sa manière, « hérétiques ») à rechercher, dans l'étude de la Parole de Dieu et dans la prière, ce qu'est la véritable Eglise de Dieu (laquelle est « une » par définition), pour s'y conformer et s'y retrouver ensemble. — A l'exception des travaux du regretté G. Miegge (certains ont été traduits), rares sont les œuvres de théologiens protestants italiens qui ont attiré l'attention des spécialistes de langue anglaise, allemande, et même française. Le fait est regrettable, car même s'il s'agit là d'un apport quantitativement restreint, on aurait tort de le sous-estimer : il constitue, pour la pensée protestante, une source d'enrichissement non négligeable. Nous souhaitons que le livre du professeur Subilia rencontre l'intérêt qu'il mérite : c'est, en effet, une excellente mise au point, dont la lecture est rendue à la fois aisée et passionnante par l'information très vaste dont fait preuve l'auteur, et par la clarté avec laquelle il construit son exposé.

R. KASSER.

Problème de l'autorité : Un colloque anglo-français, édité par John M. Todd. Paris, Editions du Cerf, 1962, 318 p. Collection « Unam Sanctam », 38.

Cet ouvrage, signé d'une quinzaine de noms très divers et inégalement connus, rassemble les principaux travaux présentés au symposium théologique anglo-français tenu en avril 1961 en l'abbaye de Notre-Dame du Bec, en Normandie. C'était la quatrième rencontre de ce genre, la première qui se tint sur le continent. Congar, Nédoncelle, Fransen, tels sont les noms des conférenciers qui retiennent d'emblée l'attention. Mais d'autres, moins connus, présentent des contributions de valeur. Ainsi, l'exposé de H. Tavard sur l'autorité de l'Écriture et la Tradition, situé très heureusement, avec toutes les nuances désirables, les termes du problème, dans le contexte œcuménique d'aujourd'hui, et tente un dépassement de l'antinomie habituelle. L'étude de deux moines bénédictins, sur l'autorité de la Parole intérieure, allie une théologie sûre à une très belle spiritualité. Un prêtre orthodoxe explique clairement le point de vue de son Eglise sur l'autorité hiérarchique et sur la nature de la primauté dans l'orthodoxie, sans dissimuler certains désaccords assez

voyants entre théologiens orientaux. Du P. Fransen, c'est une mise au point, particulièrement utile maintenant, de la nature et des limites de l'autorité des conciles : l'exkursus sur la nécessité d'étudier le sens historique des textes conciliaires est particulièrement intéressant. Le P. Congar, avec sa maîtrise coutumière, brosse un tableau historique de l'évolution de la nature de l'autorité dans l'Eglise, dans laquelle il discerne quatre périodes : celle des apôtres, celle des Pères et des évêques-moines, celle des grands papes et des docteurs médiévaux, enfin l'âge post-tridentin moderne. Le newmanien Nédoncelle traite de l'autorité de la conscience. Le livre, qui dans l'ensemble est d'excellente tenue, s'achève par des pages intéressantes sur l'exercice de l'autorité chrétienne dans le monde d'aujourd'hui.

RICHARD PAQUIER.

Studia Liturgica : An international ecumenical quarterly for liturgical research and renewal. Editor : W. Vos, Rotterdam.

Le lancement, au début de 1962, de cette nouvelle revue trimestrielle, vouée aux études liturgiques, est venu combler un vide. Jusqu'ici le mouvement liturgique, qui affecte toutes les dénominations chrétiennes à des degrés divers, manquait d'un organe commun d'expression. La persévérance du pasteur hollandais W. Vos, qui caressait ce projet depuis de longues années, a enfin abouti à une réalisation que l'on peut d'ores et déjà saluer comme une réussite. M. Vos est un élève du regretté professeur G. van der Leew, avec lequel il a collaboré plusieurs années dans la Commission *Ways of Worship* de « Foi et Constitution ». Il s'est entouré d'un comité largement représentatif, dans lequel on remarque les noms de J.-J. von Allmen, de Chr. Mahrenholz, de W. Maxwell, d'Edward Ratcliff, d'A. E. Rüthy, etc. Préfacé par Olivier Tomkins, évêque anglican de Bristol et membre de la Commission Foi et Constitution du Conseil œcuménique, et par le liturgiste presbytérien écossais Maxwell, le premier numéro explique les objectifs du nouveau périodique : être un lieu de rencontre et d'échanges entre tous ceux que préoccupe la question du culte public, coordonner les efforts de rénovation dans les diverses Eglises, joindre le souci de l'information scientifique aux études d'ordre pratique. La bibliographie, dont chaque numéro est largement doté, se présente sous une forme tout à fait nouvelle et extraordinairement pratique de fiches séparées. Le contenu des trois numéros parus jusqu'ici est remarquablement substantiel et varié. La présentation extérieure est de très bon goût. On ne peut que souhaiter à *Studia Liturgica* une longue et féconde carrière au service du renouveau de l'Eglise et de son culte, dans la visée œcuménique de notre temps.

RICHARD PAQUIER.

La Parole de Dieu en Jésus-Christ. Tournai, Castermann, 1961, 310 p. Cahiers de l'actualité religieuse, 15.

Ont collaboré à cet ouvrage collectif : A. LÉONARD (*Vers une théologie de la Parole de Dieu* et *La Parole de Dieu, mystère et événement, vérité et présence*), C. LARCHER (*La Parole de Dieu en tant que révélation dans l'Ancien Testament*), J. DUPONT (*La Parole de Dieu suivant saint Paul*), J. GIBLET (*La théologie du Logos selon l'évangile de Jean*), L. CHARLIER (*Le Christ, Parole de Dieu. Réflexions*

théologiques), M. D. KOSTER (*La tradition, parole permanente de Dieu*), H. HOLSTEIN (*Prédication apostolique et magistère*), A. LIÉGÉ (*Le ministère de la Parole : du kérygme à la catéchèse*), F. COUDREAU (*Théologie de la Parole et pédagogie de la foi*), M. J. LE GUILLOU (*Parole de Dieu et sacrifice*), J. GELINEAU (*L'Annonce de la Parole de Dieu dans le mystère du culte*), B. OLIVIER (*Les conditions d'authenticité de la prédication actuelle*), H. URS VON BALTHASAR (*Parole et histoire*), T. STROTMANN (*Parole de Dieu et eschatologie*), E. VERDONC (*Phénoménologie de la parole*), R. MARLÉ (*La théologie bultmanienne de la Parole de Dieu*), J. HAMER (*Parole de Dieu ou parole sur Dieu dans la pensée de K. Barth*), H. CORNÉLIS (*Pressentiment de la Parole de Dieu*). — Cet ouvrage est fort intéressant. Et très décevant ! Intéressant à la mesure de la grande qualité de la plupart des articles publiés ici. Mais décevant dans la mesure où l'ensemble ne parvient pas à donner une vue cohérente de ce thème théologique fondamental. Une théologie catholique de la Parole de Dieu, pour fondée qu'elle se veuille sur le terrain biblique, finit toujours par retomber sur le problème majeur où elle achoppe, à savoir les relations — et non l'identité — entre la Parole de Dieu et les paroles sur Dieu. Toutes les recherches particulières et très remarquables dont ce livre est rempli sont finalement lues dans la perspective de cette identification qui paraîtra toujours inacceptable à la théologie réformée. Mais un tel livre peut aussi aider cette dernière à dépasser sa propre dialectique d'opposition où elle se complaît avec une bonne conscience trop souvent paresseuse. Et puisque le « prière d'insérer » de cet ouvrage insiste sur le caractère œcuménique de cette recherche, reconnaissons en effet que ce livre peut parfaitement servir de base de départ pour une confrontation vraiment nécessaire. La lecture de cet ouvrage nous en apporte la preuve.

ERIC FUCHS.

Tradition und Glaubensgerechtigkeit (Das Arnoldshainer Gespräch zwischen Vertretern der Evangelischen Kirche Deutschlands und der Russischen Orthodoxen Kirche von Oktober 1959, Studienheft No 3, herausgegeben vom Aussenamt der Evangelischen Kirche in Deutschland, 1961). Witten, Luther-Verlag, 1961, 89 p.

L'Eglise évangélique en Allemagne a, depuis 1948, des contacts théologiques réguliers avec l'Eglise orthodoxe. La brochure dont nous parlons ici contient les travaux, le résumé des discussions et les thèses communes finales d'une rencontre qui groupait, d'un côté, l'évêque Dietzfelbinger, A. Wischmann directeur des « affaires étrangères » du protestantisme allemand, et les professeurs Iwand, Kretschmar, Schlink et Vogel, et, de l'autre, l'évêque Jean Rasumow et les professeurs Uspenskij et Talysin. La session avait inscrit à son ordre du jour deux thèmes fondamentaux pour l'unité chrétienne : celui de la tradition et celui de la justification par la foi, et il est passionnant de suivre le cheminement par lequel les participants ont abouti aux thèses finales, beaucoup plus lourdes de signification et d'accord qu'on n'aurait pu le craindre. On se réjouit aussi de retrouver, engagés dans ce bon travail d'édification œcuménique, des théologiens qui, au temps de l'Eglise confessante, collaboraient régulièrement à « Theologische Existenz heute », et dont la voix ne se fait pas beaucoup entendre dans les débats internes du protestantisme allemand d'aujourd'hui. — La brochure s'achève sur une importante liste bibliographique.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

BENOIT PRUCHE, O. P. : *Histoire de l'Homme, mystère de Dieu*. Une théologie pour les laïcs. Bruges, Desclée De Brouwer, 1961, 451 p.

Cet ouvrage « se propose de montrer... que le monde n'est ni une prison aux parois étriquées, ni un beau chantier qui se suffit, ni un Paradis terrestre, ni un rêve inutile, mais une construction en attente, aérée et grandiose, qui débouche en plein mystère éternel et infini de la Réalité la plus dilatante qui soit : Dieu, et « Dieu avec nous » (p. 10). Pour répondre à ce beau programme, l'auteur offre à tous les laïcs cultivés et préoccupés par les graves problèmes philosophiques, politiques ou sociaux de notre temps ce catéchisme supérieur. Clarté, précision, sens de l'image : telles sont les qualités premières de ce livre. Mais cela suffira-t-il à convaincre cette catégorie de lecteurs que le P. Pruche voudrait surtout toucher, ceux que l'on pourrait appeler les « douteurs de bonne foi » ? Nous n'en sommes pas sûrs. Il est regrettable que l'auteur ne se maintienne pas sur le terrain très libre, très ouvert où il a situé son introduction — remarquable. La porte se referme très vite et nous sommes invités à suivre un guide qui fait les questions et les réponses. Le laïc catholique en sera très certainement fortifié dans sa foi, quant aux autres...

ERIC FUCHS.

F.-X. ARNOLD : *Pour une théologie de l'apostolat*. Principes et histoire. Tournai, Desclée, 1961, 280 p.

Cet ouvrage comprend deux parties : une première, de principes, qui examine les rapports entre le processus du salut (*Heilsprozess*) et la médiation de l'Eglise et des moyens de grâce dans l'œuvre du salut (*Heilsvermittlung*). Cette première partie aboutit à une mise en garde contre des conséquences exagérées tirées de la doctrine « organologique » de l'Eglise-corps du Christ, et à l'affirmation du synergisme dans l'appropriation du salut : « Il s'agit aujourd'hui de s'opposer à une sorte de théocentrisme pastoral excessif et oublieux du devoir moral de l'homme » (p. 59). Dans la deuxième partie, l'auteur examine, au niveau de la pastorale (homilétique, catéchétique, liturgique), la manière dont la théologie catholique romaine allemande et autrichienne a compris, de l'*Aufklärung* à 1940, les rapports entre le *Heilsprozess* et la *Heilsvermittlung*. Ce qui lui permet de faire défiler devant son lecteur une galerie de portraits d'hommes dont le rayonnement n'a guère dépassé les limites de leur cadre culturel ; ce qui lui permet surtout de montrer combien profondément l'*Aufklärung* a pénétré aussi la théologie catholique romaine des pays germaniques. La conclusion qui se dégage implicitement, c'est que l'Eglise romaine doit échapper aux deux tentations « protestantes » possibles : à droite la tentation du *sola fide*, à gauche celle du libéralisme pélagien. — Tout en lisant cet ouvrage, je me demandais ce qui avait pu inciter les éditeurs à en publier la traduction : le livre date, puisqu'il a été écrit dans les années 40 et qu'il renvoie ingénument aux catéchismes qui ont précédé le « deutscher Einheitskatechismus » de 1955 comme à des manuels encore en vigueur (p. 195) ; les tenants et les adversaires du joséphisme austro-hongrois, la plupart aussi des porte-paroles de l'école de Tubingue ne paraissent pas appelés à marquer d'une empreinte déterminante et rénovatrice le catholicisme belge ou français d'aujourd'hui ; le contenu est tellement peu passionnant qu'on l'a camouflé sous un titre alléchant qui trompe le lecteur au lieu de le renseigner (le titre allemand porte : « Grundsätzliches und Geschichtliches zur Theologie der Seelsorge »). Alors pourquoi encombrer la littérature théologique de langue

française de cet ouvrage dépassé ? Pour freiner indirectement les recherches d'une pastorale catholique romaine ouverte aux grandes revendications de la Réforme, ou, plus simplement, parce qu'un autre livre du professeur Arnold, ses études homilétiques parues sous le titre « Serviteurs de la foi » (Tournai, 1957) avait été un succès de librairie ? JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

Renouvellement de la catéchèse. Rapports de la semaine internationale d'études d'Eichstätt sur la catéchèse dans les pays de mission, dirigée par le R. P. Hofinger, s. j. Paris, Editions du Cerf, 1961, 571 p. Collection « Foi vivante ».

En juillet 1960 s'est tenu à Eichstätt, en Bavière, un congrès consacré aux problèmes catéchétiques en terre de mission. Il réunissait, sous la direction du P. J. Hofinger, de Manille, un nombre impressionnant de spécialistes. Leurs travaux, parus en allemand en 1960 chez Herder, Fribourg en Brisgau (*Katechetik heute, Ein Programm der Weltkirche zur Erneuerung der Katechese*), sont désormais disponibles aussi dans une bonne traduction française munie d'une excellente présentation du P. A. M. Henry. L'ouvrage contient six parties, une pour chacun des jours du congrès, ce qui en fait une sorte de *Hexaméron* de la catéchétique missionnaire catholique romaine. La première partie traite du problème de l'adaptation de l'Évangile aux auditeurs des terres de mission ; la seconde s'occupe de méthodologie catéchétique ; la troisième des manuels de catéchisme et de leur structure ; la quatrième de l'importance du culte et de la liturgie pour la catéchèse des fidèles ; la cinquième de la formation du laïcat chrétien en pays païen ; et la dernière de la formation des catéchistes. Cet ouvrage, qui rendra aussi de bons services aux protestants qui s'occupent de ce problème fondamental (je pense en particulier aux deuxième, quatrième et cinquième parties), s'achève sur des suggestions et des déterminations pratiques, et sur une série d'appendices qui renseignent, entre autres, sur les périodiques catholiques romains consacrés aux problèmes catéchétiques.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

HENRY CHAVANNES : *L'objection de conscience.* Lausanne. Cahiers de la Renaissance vaudoise, XXXIX, 1961, 117 p.

Ce livre a pour origine un souci pastoral. M. Chavannes est inquiet de constater que l'objection de conscience fait beaucoup parler d'elle en Suisse, et que nombre de fidèles, troublés, se demandent si l'acceptation du service militaire est vraiment un devoir pour le chrétien. Aussi a-t-il écrit son ouvrage afin de démontrer, par l'Évangile, que même le plus sincère des objecteurs se trompe en refusant de « faire son service ». — Cette étude, bien écrite et fort bien construite, s'ouvre sur une définition de l'objection de conscience, suivie d'un exposé de la situation faite à l'objecteur par la loi de notre pays. Après quoi trois chapitres : La Bible et la guerre. Le devoir militaire. Le chrétien en temps de guerre. Une brève conclusion résume en une page les résultats de la recherche. — L'Ancien Testament exige le respect de la vie de l'homme, créé à l'image de Dieu. Mais dans le même temps, pour ramener à lui l'humanité révoltée et qui vit dans le désordre, Dieu se choisit un peuple et lui fait mener une « guerre sainte » contre les nations païennes. La paix s'établira un jour, de façon définitive, mais seulement à la fin des temps et par une intervention de Dieu. La

venue de Jésus-Christ n'a pas aboli l'histoire humaine. C'est pourquoi des guerres troublent périodiquement les relations des nations entre elles. Le Christ en avait averti ses disciples. Pour autant les chrétiens ne doivent pas s'alarmer. Sa paix est un effet de sa présence dans l'âme du fidèle. Don du Saint-Esprit, elle peut exister malgré ces bouleversements tout extérieurs. Eriger la non-violence en principe, c'est commettre une erreur du point de vue spirituel. La guerre ? Simple aspect du désordre général du monde. Elle ne peut donc pas constituer un scandale pour le chrétien. — Bien que M. Chavannes s'appuie fréquemment sur la Bible, il est difficile de dialoguer avec lui. La pensée qui inspire son livre est nettement thomiste. Cette philosophie statique, tranquille ne peut pas faire toute leur place aux exigences du Dieu vivant. C'est frappant au sujet de sa conception du Royaume de Dieu et de la portée qu'il assigne au Sermon sur la montagne. Egalement à propos de sa notion de la grâce : elle restaure la nature. Bridé par l'ordre naturel qu'il s'agit de respecter à tout prix, le chrétien, tel que le conçoit l'auteur, ne ressentira guère dans sa vie l'action de l'Esprit qui, à en croire l'Écriture, souffle où il veut et comme il veut. A aucun moment l'auteur ne nous a paru comprendre, dans ce qu'il a de poignant, le drame de certains objecteurs, ni la véritable portée de leur « je ne puis autrement ! »

EDMOND GRIN.

HERMANN RINGELING : *Die Frau zwischen gestern und morgen. Der sozialtheologischer Aspekt ihrer Gleichberechtigung.* Hamburg, Furche-Verlag, 1962, 146 p.

Au temps actuel les publications consacrées au sujet de l'égalité des sexes ne se comptent plus. Comment s'y retrouver au sein d'une telle abondance ? Aussi M. Ringeling a-t-il jugé qu'un ouvrage bref, donnant un *aperçu* du problème, pourrait rendre des services. Il ne s'est pas trompé et son livre sera utile à plusieurs. Assurément il présente des inconvénients : tant de points sont abordés en si peu de pages qu'on a parfois l'impression d'un survol ; de plus on se perd un peu face aux innombrables références. Et pourtant, par cette lecture, même le moins averti pourra se faire une idée générale de l'état de la question. — On se tromperait fort, toutefois, en croyant trouver dans cet exposé uniquement de l'information. L'auteur y défend aussi une position théologique, de façon claire et cependant nuancée. Et il n'hésite pas, à l'occasion, à croiser le fer avec tel professeur de renom. — Docteur de la jeune faculté de Hambourg, M. Ringeling connaît bien la situation actuelle de son Eglise. Il sait que ce problème d'éthique y est des plus controversés, et qu'il réclame, de façon urgente, une solution qui peut être lourde de conséquences. Mais il sait tout aussi bien qu'il est impossible de traiter cette question en l'isolant de son contexte anthropologique, psychologique et sociologique. Le tenter, c'est se condamner à céder à des idées préconçues. — Enfin l'auteur est conscient du fait que, loin d'être un problème marginal de la morale chrétienne, le débat sur l'égalité de l'homme et de la femme touche à l'ensemble de la recherche théologique d'aujourd'hui. — La marche suivie est claire et sûre. Six chapitres : L'égalité des sexes, un fait. Considérations sur la nature particulière de la femme. Dangers de l'émancipation de la femme sur le plan de la vie sociale. Aspects théologiques du problème. Situation faite à la femme dans la Bible. L'égalité des sexes dans la perspective de l'Évangile. — Nous ne saurions résumer ici l'ensemble des résultats de ces patientes recherches. On lira avec un intérêt soutenu, au cours du chap. 4, une critique de la position de Barth

(K. D., III/2). Ringeling retient chez Barth nombre d'éléments qui lui paraissent solides, mais conclut pourtant : sur ce point particulier « bei Barth geschieht nichts Neues » (p. 81). — Au cours de l'exposé des données scripturaires, on relèvera plus d'une observation qui prête à réflexion : dans l'attitude de Jésus à l'égard de la femme, on ne doit pas voir un effort de mise en valeur du sexe féminin, mais seulement un geste de pitié comme le Nazaréen en a eu à l'adresse de tous les êtres faibles : enfants, malades, etc. Ou encore ceci : aux yeux de Paul, le simple fait d'être né femme situe un être humain dans la dépendance de l'homme, au sens patriarcal du terme. Et Ringeling conclut par quelques remarques sagaces relatives à la façon dont on peut, en se plaçant dans la perspective de la Bible, parler honnêtement de l'égalité de l'homme et de la femme aujourd'hui : ne jamais oublier que cette « Gleichberechtigung » n'a pas de valeur en elle-même, mais seulement en fonction du bien qu'elle peut procurer à l'ensemble de la création de Dieu. La relation normale des deux sexes peut exister partout, dans l'Eglise, au sein de toutes les structures sociales. Mais elle a son fondement et son centre dans le mariage, pas ailleurs. Si des époux apprennent devant Dieu à vivre dans le respect mutuel, ils répandront forcément de la lumière autour d'eux. S'ils ne rayonnent pas, l'égalité même la plus poussée entre l'homme et la femme ne sera que néant.

EDMOND GRIN.

ROGER MEHL : *Société et amour. Problèmes éthiques de la vie familiale.*
Genève, Labor et Fides, 1961, 231 p.

Ecrire, après tant d'autres, un livre sur l'amour, le mariage, les problèmes sexuels était une véritable gageure. Que dire dans ce domaine qui ne fût pas du déjà dit ? Pourtant, cette gageure, le professeur Mehl l'a tentée. Et dans une très large mesure il a su éviter les chemins battus. En effet on ne trouve pas dans ces pages une sorte de code de la vie familiale, mais bien une méditation sur le sens de la famille, le sens de la vie conjugale et le sens de la présence des enfants. Car autre est la tâche du droit : définir des lois rendant possible la vie en collectivité, autre celle de la morale : dégager des significations humaines, faire apparaître des valeurs auxquelles l'homme puisse s'attacher et se dévouer. — L'auteur a développé sa réflexion en deux temps. Partant de la communauté familiale, il l'analyse attentivement. Il s'occupe non d'une famille considérée de façon abstraite, mais de la famille concrète du milieu de notre siècle ; cette famille qui s'insère dans un contexte sociologique tout à fait particulier et qui subit le contrecoup de toute une évolution sociale. Reprenant l'heureuse expression de Jean Lacroix, l'auteur s'attache à mettre en lumière l'originalité, au sein des circonstances actuelles, de « l'être familial ». Et ce sont alors six chapitres, à notre sens les plus nouveaux du livre : Réalité du secteur « social » privé. La communion familiale. Signification de la présence des enfants. Le problème de l'autorité dans la famille. Les transformations sociales de la famille. Les fonctions actuelles de la famille. — Cette première « réflexion » renvoie tout naturellement au second temps : recherche de la valeur et du sens de la vie du couple conjugal. Dans cette dernière partie, relevons l'utile chapitre sur le célibat. Il met au point bien des choses, en particulier les conclusions manifestement abusives de l'exégèse de Luc 20 : 34 auxquelles croit pouvoir aboutir Max Thurian. Pour des motifs faciles à comprendre l'éthique protestante a privilégié le mariage. Mais on ne justifiera pas le célibat en sollicitant les textes sacrés.

EDMOND GRIN.

ANNE-MARIE MALINGREY : « *Philosophia* ». *Etude d'un groupe de mots dans la littérature grecque des Présocratiques au IV^e siècle après J.-C.* Paris, C. Klincksieck, 1961, 326 p.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

Dix siècles d'histoire de la pensée, traversés par un groupe de mots porteurs d'une notion centrale : celle de curiosité, d'aspiration de l'homme à connaître ce qui le dépasse. Cette étude érudite, richement documentée passe en revue les écoles philosophiques païennes, juives et chrétiennes. Un examen particulièrement attentif est consacré aux Pères apostoliques et aux apologistes : Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, les trois Cappadociens, Jean Chrysostome. Conclusion : le terme *philosophia* est absent des systèmes qui reconnaissent à l'homme le pouvoir de satisfaire entièrement ses ambitions (sophistique, ancien stoïcisme). Sous des modalités différentes — quête de l'Un-Bien, désir de Dieu — il désigne toujours l'activité de l'intelligence mue par l'amour. Paradoxalement, il peut signifier, dans la perspective chrétienne, la Révélation elle-même, voire le Christ (Eusèbe et, au Moyen Age : *ipsa philosophia Christus*). L'adoption du terme *philosophia* semble avoir été, de la part des premiers chrétiens, une réaction de défense contre le reproche d'inculture qui leur était souvent adressé : on prétendait montrer aux païens que la foi nouvelle n'était pas indifférente aux valeurs rationnelles, qu'une même aspiration gouverne les hommes à travers tous les siècles et qu'un dialogue est possible entre croyants et incroyants. La persistance de cette notion révèle donc un lien de continuité entre le passé et l'avenir. *Philosophia* traduit l'effort de l'homme guidé par sa propre réflexion pour acquérir la sagesse, quelle qu'elle soit. Ce qui s'affirme sous ce vocable, c'est l'unité de la pensée humaine orientée vers une réalité transcendante.

RENÉ SCHAEERER.

W. G. RUNCIMAN : *Plato's later epistemology*. Cambridge University Press, 1962, 138 p.

L'intérêt porté par la critique actuelle aux derniers dialogues de Platon ne faiblit pas, et l'on demeure confondu des richesses que l'œuvre du grand philosophe parvient encore à nous découvrir. On sait qu'en vieillissant Platon fut amené à modifier, non certes les fondements de sa doctrine, mais l'orientation de son regard sur l'être, et à mettre en jeu une méthode appropriée à cette perspective nouvelle. On voit le problème de la contemplation des Idées faire place à celui de leur corrélation réciproque et à celui du rapport que cette structure idéale entretient avec l'univers du devenir. La dialectique devient un art des mixtes. — La brève étude de M. Runciman est centrée sur deux dialogues de la maturité, le *Théétète* et le *Sophiste*, mais elle en prolonge les lignes jusqu'au *Philèbe* et aux *Lois*. Des analyses attentives permettent à l'auteur de tirer des conclusions qui, sans être toujours nouvelles, confirment heureusement les thèses les plus vraisemblables adoptées par les meilleurs interprètes. On regrette cependant que ces pages vivantes et suggestives ne se réfèrent pas davantage à d'importants travaux écrits ces dernières années en langue française. La bibliographie est presque exclusivement anglo-saxonne.

RENÉ SCHAEERER.

THOMAS MEYER : *Platons Apologie*. Stuttgart, W. Kohlhammer-Verlag, 1962, 195 p.

Au début du XIX^e siècle, Schleiermacher considérait l'Apologie comme un plaidoyer réellement prononcé devant le tribunal d'Athènes. Mais par la suite

les hellénistes virent plutôt dans ce discours une œuvre philosophique de Platon faisant de Socrate son porte-parole. A son tour, M. Meyer reprend le problème, méthodiquement. Il constate d'abord que l'Apologie se présente à nous comme un plaidoyer de Socrate, mais aussi comme une œuvre de Platon. Ce double aspect commande les deux grandes divisions de son livre, qui examine successivement les rapports de l'Apologie avec les plaidoyers attiques, puis avec l'ensemble de l'œuvre platonicienne. Dans la première partie, l'auteur montre que Socrate se préoccupe moins de persuader les juges que de les enseigner, et il conclut que Platon utilise la forme du plaidoyer pour énoncer des vérités philosophiques. La seconde partie confronte les affirmations de l'Apologie sur la poésie, la politique, les sophistes, etc., avec des passages tirés d'autres œuvres de Platon. Dans les attitudes qu'il prend vis-à-vis des dieux, des hommes, de la mort, le Socrate de l'Apologie apparaît comme le modèle vivant de toutes les vertus. En conclusion, M. Meyer déclare que la figure de Socrate telle que la retrace Platon est sans doute pour une bonne part une création littéraire et philosophique, mais qu'elle s'appuie sur une personne historique et bien vivante dans la mémoire des Athéniens, ce qui seul peut expliquer son rayonnement et son influence durables. — Ouvrage solidement construit et bien informé, qui sera utile au philosophe comme au philologue. JACQUES SULLIGER.

OLOF GIGON : *Vita Aristotelis Marciana*. Berlin, De Gruyter, 1962, 79 p. Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen.

Cette Vie d'Aristote est contenue dans deux feuillets d'un manuscrit datant de la fin du XIII^e siècle (Marcianus Gr. 257). Il présente de nombreuses lacunes, et la langue, très altérée, est sans intérêt. M. Gigon fait suivre le texte grec d'un commentaire minutieux et passionnant qui a pour but d'en éclairer l'arrière-plan historique. Chaque renseignement biographique, par exemple sur la famille ou les maîtres d'Aristote, est discuté et confronté avec ceux que nous offrent d'autres sources antiques. Dans cette tâche, l'auteur déploie une érudition considérable, mais parfaitement maîtrisée et toujours efficace.

JACQUES SULLIGER.

PIERRE BARRIÈRE : *La vie intellectuelle en France du XVI^e siècle à l'Époque Contemporaine*. Paris, Albin Michel, 1961, 635 p.

Sans doute était-ce une gageure que de prétendre résumer cinq siècles de vie intellectuelle française en un livre, si gros fût-il. L'on ne saurait dire que M. Barrière l'ait tenue. Son ouvrage contient quelques bons chapitres historiques sur les milieux intellectuels et sur la situation sociale de l'écrivain. Il fait une large place à l'histoire des idées. Mais il reste axé sur la littérature, et diffère moins qu'il ne voudrait des manuels d'histoire littéraire. — L'auteur présente souvent de façon originale les prosateurs et les poètes du XVII^e et du XVIII^e siècle. Son aperçu de la pensée de Rousseau est remarquable. M. Barrière montre par exemple que si le délire de persécution dont souffre Rousseau est dû en une certaine mesure à des causes pathologiques ou occasionnelles, il est surtout le sentiment obscur ou reconnu de la contradiction implacable entre son œuvre et l'esprit du siècle. D'autre part, si Rousseau n'a pas compris la société française, même la partie de cette société qui l'accueillait, il a pressenti de façon divinatoire l'aspiration profonde des hommes à identifier la philosophie

et la vie. — Le livre de M. Barrière contient aussi de bonnes pages sur le XIX^e siècle. Il réhabilite le théâtre de Hugo. Mais l'auteur est souvent injuste à l'égard d'écrivains plus récents. Il passe sous silence le grand romancier Roger Martin du Gard. Il comprend mal et n'aime pas Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Valéry, Alain, Claudel, Mauriac, Proust. Quel mauvais juge en ces cas-là que M. Pierre Barrière ! C'est dommage, car son livre promettait mieux que ce reniement de la littérature française moderne. EDOUARD LESCAZE.

JEAN STEINMANN : *Pascal*. Nouvelle édition, revue et augmentée. Desclée De Brouwer, 1962, 378 p. Orné de 11 illustrations hors texte.

Il est un reproche qu'on ne fera pas à ce livre, c'est de sentir son pédant, son compassé et, en prenant le mot dans son sens courant, qui n'est pas le vrai, son janséniste. On lui reprocherait plutôt de nous « divertir » un peu trop pour être authentiquement pascalien. Et ce serait une autre injustice. Car le plaisir qu'on y prend s'accompagne de tant d'instruction qu'on pardonne à l'auteur le ton personnel et certaines audaces de sa plume. Pourquoi Pascal serait-il un sujet morose, lui qui vécut, nous dit-on, de *prière* et de *joie* en ce Port-Royal où l'on *chantonnait toute la journée* (p. 89 et 101). L'abbé Steinmann a énormément lu et, dans la mesure où elle pouvait l'être, cette information paraît solide. Et surtout, il aime son Pascal, au point, nous semble-t-il, de retourner sur lui, pour le faire mieux vivre, cette pensée : « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis » (fr. 331 Br.). — La biographie se développe en trois étapes : *Le jeune Archimède* — *Les Provinciales* — *Gethsemani*, auxquels s'ajoutent deux chapitres consacrés aux *Pensées* et à un *Dialogue avec Pascal*, ce dernier développant en quatre-vingts pages une véritable bibliographie commentée. Il serait inutile de résumer ici le contenu de cet ouvrage, d'autant qu'il s'agit d'une seconde édition. Bornons-nous à relever certains passages significatifs. A propos des savants qui gravitaient autour du père et du fils — Mersenne, Roberval, Gassendi, Petit, Fermat, Descartes — M. Steinmann regrette qu'on n'ait pas invité Rembrandt à peindre ces visages graves dans un décor de sextants, de cornues, de compas et de gros bouquins. Imaginons, en effet, ces nouveaux *Syndics* au Musée du Louvre ! Ailleurs, à propos du style de Pascal, autre regret. Ah ! si l'auteur des *Pensées* avait su l'hébreu et qu'il en ait eu le temps, « il aurait pu devenir notre traducteur national de l'Écriture et nous en donner une version classique et française, l'équivalent de celle de Luther pour l'Allemagne... » (p. 264). — Le livre abonde ainsi en notations plaisantes ou graves, parfois un peu forcées. Dire qu'en un sens « Pascal est le Léon Bloy et le Bernanos du XVII^e siècle » (p. 255), c'est chercher bien loin des ressemblances. De même en ce qui concerne le chevalier de Méré, esprit brillant et snob, qui révéla à Pascal l'existence d'une philosophie de la vie mondaine, on nous dit avec plus d'esprit que de justesse : « Auprès de ce jeune Einstein, il joua le rôle de Marcel Proust » (p. 71). Le scandale des *Provinciales* nous vaut des pages amusantes et terribles sur ces bons pères jésuites avec leur trésor d'expressions toutes faites, en qui Pascal dénoncera « les Précieuses ridicules de la dévotion » (p. 118). « Le pire de leur infortune est qu'ils calomniaient de bonne foi » (p. 138). Les *Provinciales* ? Un très grand livre, mais aussi « un sottisier » (p. 123) à l'ombre duquel se profileront

bientôt « les abominables caricatures d'Eugène Sue » (p. 137). — On peut se faire de Pascal une autre idée que l'abbé Steinmann, le rapprocher davantage des philosophes et de Descartes. Mais on ne saurait le juger avec une sympathie plus profonde, l'évoquer de façon plus vivante dans son entourage de sages et de sots, ni l'aimer avec plus de chaleur.

RENÉ SCHAEERER.

PIERRE BURGELIN : *Jean-Jacques Rousseau et la religion de Genève*. Genève, Ed. Labor et Fides, 1962, 60 p.

Ce texte dense et clair, sans apporter de vues nouvelles, expose avec précision la croyance de Rousseau. Celui-ci a voulu unir la religion naturelle, la religion de la patrie, la religion de l'Évangile. Le produit est évidemment assez éloigné du christianisme traditionnel. M. Burgelin n'a pas de peine à le démontrer en se référant aux critères dogmatiques du catholicisme et de l'orthodoxie protestante, mais il manque à son étude une perspective historique sur l'évolution du christianisme au XVIII^e siècle. — En revanche, l'auteur indique admirablement comment Rousseau, enraciné dans son expérience intime — où le délire de persécution sert parfois de canal à une pensée profonde — en appelle à Dieu. « Contre les fausses images que les contemporains se font de lui, il lui faut retrouver et dévoiler son être. Le regard de Dieu lui est nécessaire pour exister. » Ainsi Rousseau, au cœur même de sa folie, voit encore luire une étoile de vérité.

EDOUARD LESCAZE.

EUGEN FINK : *Nietzsches Philosophie*. Stuttgart, Kohlhammer, Urban Bücher, 1960, 191 p.

Parmi les courtes monographies consacrées à Nietzsche, celle-ci est la meilleure que nous ayons lue. Une matière considérable y est présentée avec une clarté parfaite. L'auteur, qui fut assistant et collaborateur de Husserl, ne se contente pas de résumer avec sympathie et pénétration la pensée de Nietzsche, il la juge, ce qui nous change de trop de publications hagiographiques consacrées au grand solitaire. Celui-ci nous apparaît ici comme un philosophe authentique dissimulé sous un masque d'aphorismes, de paradoxes et d'images. Disciple d'Héraclite, ainsi que de Hegel, il ne se soucia pas d'embrasser toute l'histoire humaine : à cette histoire, il oppose un « non » vigoureux, il ne voit en elle qu'une monstrueuse erreur négatrice de la vie. Et pourtant ce « non » se fonde sur une valeur antique, *le tragique*, élevée à la hauteur de principe universel. Fort de cette conviction, il se dresse contre l'homme théorique, en faveur de l'artiste. De là une oscillation gênante entre un humanisme radical et une métaphysique du destin cosmique. Car, en dépit de ses prétentions, Nietzsche demeure un métaphysicien. Si l'on veut trouver chez lui un dépassement de toute métaphysique, ce n'est pas dans les thèses de la *Volonté de puissance* qu'il faut le chercher, mais dans une intuition plus profonde qu'il ne cessa de reprendre en variations diverses et qui est, en quelque sorte, le mot de son énigme : l'être, le devenir, le monde et l'homme ne font que *jouer un jeu*, le grand jeu de Dionysos. Car, si Dionysos est, comme le Christ, le dieu de la souffrance, il est aussi le dieu de la vie libre et joyeuse. Et l'homme lui-même ne trouve pas d'autre raison d'être et justification que de jouer avec l'univers le grand jeu de la vie.

RENÉ SCHAEERER.

GILLES DELEUZE : *Nietzsche et la philosophie*. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 232 p.

Pour l'auteur de cet ouvrage riche et documenté, Nietzsche apparaît, non comme le théoricien mais comme le *généalogiste* des valeurs, plus près d'Hésiode que de Kant. Sa philosophie, foncièrement pluraliste et anti-dialectique, s'affirme, à travers Héraclite, comme un retour à l'innocence et à l'irresponsabilité de l'artiste et du joueur, mais aussi comme la restauration d'une hiérarchie. Nihiliste ? Certainement pas. Son « joyeux message » est à la fois pensée tragique, positivité pure et gaieté dynamique. Son vrai problème ? Découvrir des forces *actives* par rejet des forces *réactives*. Mais comment distinguer ces deux forces ? Par l'éternel retour ; car vouloir activement une chose, c'est vouloir qu'elle revienne ; les forces négatives ne reviennent jamais. Seul le devenir actif a un être, qui est l'être du devenir entier. Le ressentiment, le moralisme, l'intellectualisme, l'égalitarisme, qui sont réactifs, ne peuvent que se détruire eux-mêmes. La volonté de puissance est active, car elle n'aspire pas, elle donne ; comme l'art, elle sanctifie tout, même le mensonge. La douleur est active comme excitant de la vie. De l'action naissent les maîtres, de la réaction les troupeaux. Exemples de victoire réactive : la culture grecque devenant allemande, Dionysos devenant le Christ, la joie naïve devenant mauvaise conscience. « C'est ma faute », voilà le cri de l'homme réactif, qui est aussi le cri de la pitié. Incarnées en saint Paul, les forces réactives ont opéré la plus grande falsification de l'histoire en faisant mourir un Dieu pour les péchés des hommes. Au lieu de se hausser à l'affirmation et de réaliser la joie, le négatif a résorbé le positif. La négation devenant au contraire active, tel est le sens de l'éternel retour. — Cet ouvrage constitue moins une synthèse qu'une suite d'aperçus fondés sur une idée directrice. Il éclaire Nietzsche d'une lumière nouvelle et abonde en aperçus originaux.

RENÉ SCHAEFER.

GASTON KEMPFNER : *La philosophie mystique de Simone Weil*. Paris, La Colombe, 1960, 222 p.

On ne revient jamais à Simone Weil sans émotion ni surprise. Le protestant le plus réfractaire aux canonisations sent ici qu'une dimension de sainteté se manifeste et que les erreurs commises, les jugements discutables, les inégalités de l'œuvre ou de la vie sont comme noyés dans une lumière qui relève de l'indiscutable. Malheureusement, si l'on écrit beaucoup sur Simone Weil, les ouvrages qui lui sont consacrés ne sont pas toujours dignes d'elle et trahissent le malaise de leurs auteurs en face d'une pensée trop peu conformiste, qui ne craint pas d'interpréter l'Évangile à la lumière de l'Iliade, de Sophocle ou de Platon. Elle paraît suspecte tantôt de catharisme, tantôt de stoïcisme, tantôt de quiétisme. Tant qu'elle s'accorde avec saint Thomas et les conciles, on lui accorde une note d'excellence. Mais pour le reste... prudence ! « Tentative illogique d'éclairer le Christ par la Grèce au lieu d'éclairer la Grèce par le Christ » écrivait il y a quelques années un critique, le R. P. Ottensmeyer. — Le petit livre de M. Kempfner ne mérite aucune de ces critiques. Il se contente, à la faveur de citations nombreuses, de situer cet extraordinaire message dans son climat de pureté mystique. Les hommes veulent un Dieu puissant qui intervienne. Idolâtrie ! Dieu ne saurait agir avec force, il est Amour. « Dieu s'est nié... Dieu s'est vidé. » L'état suprême de l'homme apparaît comme une vacuité libératrice. Vouloir un vide qui soit plus, pour nous, que tous les pleins, surtout ne pas nous

fabriquer des raisons de vivre. « L'Amour est abdication, Dieu est abdication. » Dieu attend en silence, comme les mendiants. — L'humilité atteint, chez cette femme, au sublime. Comment juger Simone Weil ? Tout en elle nous dépasse. Laissons-la parler. M. Kempfner l'a compris, et c'est ce qui fait le prix de son livre.

RENÉ SCHAEFER.

RENÉ TOULEMONT : *L'essence de la société selon Husserl*. Paris, P.U.F., 1962, 345 p.

Il faut s'être intéressé personnellement aux recherches husserliennes pour se rendre compte de la difficulté que présente l'élaboration d'une sociologie selon Husserl. A part quelques textes élaborés — et en particulier la *Cinquième Méditation cartésienne* et la fameuse *Krisis* (vol. VI des *Husserliana*) — il n'y a guère de témoins sûrs de la pensée sociologique du fondateur de la phénoménologie. L'auteur dut donc dépouiller de très nombreux et souvent elliptiques inédits pour reconstituer le plan d'une philosophie de la société humaine dont la préoccupation « est bien moins tardive chez Husserl qu'on ne le croit généralement ». — René Toulemont ne s'est pas borné à coudre ensemble des éléments épars et à rassembler les morceaux d'un puzzle. Eclairant son problème de l'intérieur de la phénoménologie, situant l'intersubjectivité sociale et les « essences » des différentes communautés — en particulier l'Europe — dans l'ensemble de l'égologie transcendantale, il sut dégager les faiblesses du présupposé phénoménologique pour rendre compte de la société comme milieu de vie, d'histoire et de pensée. — On saura gré à l'auteur d'avoir réduit au minimum indispensable les « phénoménologismes » et d'avoir usé d'un langage accessible aux non-initiés. Son habileté à traduire Husserl ne peut jamais être prise en défaut non plus. Ainsi cet ouvrage s'inscrit parmi les plus utiles pour la compréhension d'un des aspects les moins connus — et peut-être des plus discutables — de la pensée de Husserl.

PHILIBERT SECRETAN.

FAUSTO NICOLINI : *Croce*. Torino, La Vita Sociale della Nuova Italia, 1962, 538 p.

M. Nicolini nous offre là un livre capital qui, plus encore qu'un simple et fidèle reflet de l'existence riche de travaux érudits et de méditations philosophiques de Benedetto Croce, nous brosse, en outre, un tableau large et minutieux à la fois, de plusieurs dizaines d'années de vie sociale et intellectuelle italienne. A l'aide de nombreux témoignages d'amis, de documents exceptionnels et d'évocations de son propre passé, l'auteur nous présente un admirable contre-point des étapes de la démarche philosophique de Croce, de l'évolution de l'atmosphère culturelle de Naples et, finalement, d'une perspective objective et vigoureuse des soubresauts violents de la vie politique et sociale de l'Italie en cette première moitié du XX^e siècle. Exhaustive, cette biographie l'est, autant que suggestive, et elle éclairera quiconque éprouve un intérêt, ancien déjà ou tout récent, pour la formation ou l'épanouissement de la pensée crocienne, pour les influences que l'auteur de *l'Esthétique* a subies en les passant au moule original de sa pensée créatrice (Vico, Hegel, de Sanctis, Gentile), ou encore pour le rayonnement qui fut le sien, y compris les inimitiés passionnées et souvent fécondes pour le dialogue philosophique, sur toute une génération d'intellectuels italiens et étrangers. Des photos et une bibliographie complètent cet ouvrage essentiel et de lecture aisée.

ERIC MERLOTTI.

JUSTUS HARTNACK : *Wittgenstein und die moderne Philosophie*. Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1962, 148 p. Urban Bücher.

Wittgenstein (1889-1951) est un auteur difficile, souvent déconcertant. Selon lui, enseigner la philosophie n'est en aucune manière philosopher et ses ouvrages sont bien loin d'être des manuels. Fut-il, comme le laisse entendre J. Hartnack, « le plus grand génie du XX^e siècle » ? C'est une question que nous ne trancherons pas. Mais il est incontestable que deux des courants philosophiques les plus importants de notre temps, le *positivisme logique* et la *philosophie analytique* se sont développés sous son influence et que la philosophie après lui n'a plus tout à fait même visage qu'avant. — C'est dire qu'une étude comme celle-ci, à la fois claire et concise, est précieuse et qu'elle intéressera des lecteurs aux préoccupations très différentes. Peut-être l'auteur renonce-t-il à « philosopher », mais il s'attache à enseigner, aussi simplement que possible, le contenu des deux œuvres maîtresses de Wittgenstein, le *Tractatus Logico-Philosophicus* et les *Philosophische Untersuchungen*. — Chacun de ces ouvrages correspond à une vision du monde et celles-ci sont diamétralement opposées. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein soutient que la langue est unique, qu'elle est une image, un miroir des faits. Il s'agit-là d'une thèse qui semble inconciliable avec celles fondamentales du positivisme logique. Aussi J. Hartnack consacre-t-il un chapitre entier (le troisième) à montrer comment, sans cette œuvre, le positivisme logique n'aurait néanmoins jamais pu forger les armes mêmes qu'il devait retourner contre elle. Dans les *Untersuchungen*, en revanche, Wittgenstein est beaucoup plus nuancé. Il estime que la langue ne peut être caractérisée par une et une seule propriété, ni une fois pour toutes et qu'il existe des sortes de « jeux linguistiques » qu'on peut seulement grouper en familles selon certaines ressemblances. Il s'ensuit alors que la tâche fondamentale de la philosophie n'est plus du tout de dégager la forme logique correcte des différentes propositions, mais de révéler ce à quoi elles visent. On voit dès lors sans peine quels peuvent être les liens entre cette nouvelle façon de penser et la philosophie analytique de l'École d'Oxford. — J. Hartnack termine son petit livre en fournissant un échantillon représentatif de ce qu'il appelle « les recherches philosophiques actuelles » (chap. V). Il s'agit, à vrai dire, d'une direction bien particulière : les recherches de G. Ryle sur le concept de conscience, celles de P. F. Strawson sur *Sinn* et *Bedeutung*, d'autres de H. L. A. Hart sur certains concepts juridiques et enfin la façon dont J. O. Urmson prouve que le mot « bon » n'est pas un terme descriptif.

JEAN-BLAISE GRIZE.

LOUIS LAVELLE : *Manuel de méthodologie dialectique*. Paris, P.U.F., 1962, 180 p.

A l'instar de *l'Introduction à l'ontologie*, cet ouvrage est composé d'une série de cinq conférences tenues en 1944 à l'École normale supérieure, et restées inédites jusqu'ici. Il n'en existait qu'un texte dactylographié que l'auteur eût sans doute soumis à certaines modifications avant de le livrer au public. — Les éditeurs, Gisèle Brelet et Gilbert Varet, ont accompli une tâche toute de probité et de minutie et ont donné une allure définitive à ce texte infiniment précieux. — M^{me} Brelet, dans une belle préface, parle de cette *Méthodologie* comme du testament philosophique de Lavelle. Ces pages contiennent en effet, dans une dénudation systématique, l'essentiel de la pensée lavellienne. La démarche fondamentale du philosophe nous est ici livrée dans toute sa pureté.

La méthode y apparaît comme le « révélateur » de l'esprit de sa doctrine. — La dialectique de Lavelle est une circulation où la conscience se définit par la relation entre le sujet psychologique, le sujet transcendantal et le sujet absolu. Le moi se constitue donc par un acte libre, puisant son initiative dans la participation du sujet psychologique au sujet absolu. Cette participation n'est toutefois pas à sens unique ; elle est la face transcendante de l'incarnation de l'absolu dans le moi psychologique. Ainsi s'établit dans le concret des êtres une mystérieuse liberté, tantôt en accord, tantôt en conflit avec notre nature. — A l'intersection du caractère et de l'esprit, la raison éclaire l'infini de nos possibilités telles que nous avons à les transformer, dans la lumière de l'absolu, en valeurs. — Cette dialectique de la conscience est portée par une puissante intuition éthique et engage l'homme à la découverte, plus encore qu'à la création, de la valeur et de son être personnel. PHILIBERT SECRETAN.

PHILOSOPHIE
CONTEMPO-
RAINE

JOSEPH DE VRIES, S. J. : *La Pensée et l'Être, Une épistémologie.* Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1962, 478 p.

Par son titre et son origine, *La Pensée et l'Être* se présente sous le double signe de la métaphysique thomiste et d'une préoccupation épistémologique confrontée aux auteurs contemporains. On sait l'importance que revêt dans la succession aristotélicienne la fondation d'une épistémologie réaliste. Le thomisme s'est heurté de front, sur ce plan, à tous les idéalismes subjectivistes, mais n'a pourtant pas refusé le dialogue avec les principaux courants philosophiques modernes. Aussi l'auteur s'étend-il moins sur la réfutation des conceptions opposées que sur l'aspect constructif de sa doctrine. — C'est bien dans le courant d'une renaissance de la métaphysique que J. de Vries replace la discussion critique longtemps escamotée par les tenants de l'« ontologie d'abord ». Renaissance d'une métaphysique qui incorpore l'examen de la pensée à la connaissance de l'Être, et où la Critique peut apparaître comme la pierre de touche de toutes les confrontations doctrinales visant au cœur des grandes options philosophiques. Au niveau d'une Critique, la discussion demeure fructueuse, alors qu'elle est souvent vaine lorsque les opposants viennent à jouer l'Esprit contre la Matière ou, sur le terrain éthique, le principe contre l'efficacité. — Grâce, ainsi, à une discussion loyale avec les positivistes, les marxistes ou les existentialistes, sans oublier une importante contribution à l'examen critique de la phénoménologie, l'auteur justifie certaines positions qui reprennent vie dans leur ancienneté même et les relie avec une prudente rigueur au projet intemporel de la *philosophia perennis*. PHILIBERT SECRETAN.

CLÉMENT ROSSET : *La philosophie tragique.* Paris, Presses universitaires de France, 1960, 166 p.

Commençons par l'actif : un style alerte, agréable, remarquablement maître de ses moyens (et cela n'est pas rien aujourd'hui) ; une thèse nette, vigoureusement énoncée dès le départ et soutenue sans défaillance jusqu'à la fin ; des développements originaux et parfois profonds sur le mécanisme tragique, tel que l'illustre le cas d'Œdipe, sur les malentendus liés aux idées de bonheur, de malheur et de responsabilité. — La thèse, c'est que le tragique est l'expérience humaine fondamentale, qu'elle ne se prouve pas mais s'éprouve, qu'elle suit un itinéraire inverse du cours temporel ordinaire et qu'en vertu de cette marche

rétrograde, elle aboutit à l'immobilité ; ainsi d'*Œdipe-Roi* : « Au début nous savons la fin, à la fin nous comprenons le début » (p. 15). Par là s'opère une « détérioration du temps » sur laquelle notre jeune auteur — il a vingt ans, nous dit-on — va se fonder pour attaquer l'instinct *anti-tragique*, qui est l'instinct moral avec ses deux illusions ruineuses : l'espoir dans le bonheur et la croyance au progrès. — Et maintenant le passif, qui est hélas affligeant. Car, en se fondant sur sa dévotion nietzschéenne pour démolir absolument Socrate, Euripide, Platon, Voltaire, Rousseau, Kant, Freud, et quelques autres, Clément Rosset aboutit à l'opposé de ses intentions, à un conformisme banal et dépassé. Les pages qu'il vilipende à nous prouver que la musique de Beethoven, musique du dimanche, anti-tragique, moraliste et sentimentale, est « un appel à la lâcheté et une glorification de la bassesse » ne démontrent qu'une chose : l'opacité totale de ce jeune prétentieux à comprendre la musique et sa complaisance à des poncifs usés. Bien entendu Bach et Mozart sont exaltés (qui ne les exalte aujourd'hui ?), car ils représentent un « frémissement de joie tragique ». — Tout cela est plutôt triste, car cela signale moins de courage que d'irrespect, moins de réflexion que de fatuité. Et nous comprenons mal que la critique la plus autorisée fasse un sort à de pareilles jongleries, qui, décidément, se multiplient un peu trop. On invoquera l'excuse de la jeunesse. Vivant parmi les jeunes, que j'aime plus que moi-même, je leur pardonne tout, sauf le mépris de ce qui est grand. La vraie jeunesse s'affirme dans l'admiration, non dans le ricanement. Le livre de Clément Rosset est un visage ridé.

RENÉ SCHAEERER.

JEAN ZAFIROPOULO : *Apollon et Dionysos. Un essai sur la notion d'impermanence*. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1961, 329 p.

« Je me suis donné pour tâche d'écrire un livre qui rendrait éclatante cette vérité : dans l'impermanence de tout ce qui nous entoure, nous ne pouvons jamais transmettre que l'éternel mouvement qui va du beau au vrai et du vrai au beau » (p. 9). Cette déclaration liminaire reçoit aussitôt quelques précisions : entre ce que l'on sait et ce que l'on sent, entre la carte rationnelle de l'univers et l'irrationalité des affectivités et des vouloirs, entre la physique et la métaphysique, un « acte de foi », une « soudure » s'interpose, qui est d'ordre esthétique. « En somme, la philosophie est architecture » (p. 21). Vouloir réduire l'expérience humaine à sa seule composante rationnelle serait oublier la grande leçon des Grecs : Dionysos, le donneur d'extases, coexiste avec Apollon, le donneur de lois. — Ce départ clairement donné, l'auteur se livre à des développements souvent difficiles et parfois déconcertants sur la méthode, le réel, les langages ; ils tendent à vérifier la thèse initiale, reprise sous cette forme : « La philosophie est un jardinage de concepts pour en faire une perspective harmonieuse » (p. 114). L'examen des solutions proposées au cours des siècles, de Pythagore à Einstein et Heisenberg recourt à l'emploi de formules mathématiques compliquées, destinées au seul spécialiste. La conclusion, fondée en partie sur le théorème de Gödel, se formule ainsi : tout système enferme une irrémédiable contradiction et porte en lui son principe de mort : le provisoire est notre lot (p. 307) ; l'homme ne découvre jamais les lois de la nature, il ne trace que des cartes mentales. A partir de deux irrationnels fondamentaux : l'univers dimensionnel et l'univers spirituel, il réalise une harmonisation esthétique

sous forme de théories qui, sans être plus vraies les unes que les autres, permettent de classer d'une manière aussi simple que possible des perceptions toujours plus nombreuses. — Cet ouvrage, à la fois riche et incohérent, pêche par excès d'ambition. Les longues démonstrations mathématiques auraient eu avantageusement leur place ailleurs. En revanche, on s'étonne que l'auteur n'ait pas fait appel à des développements de nature proprement esthétique. S'il est vrai que l'expérience totale ne peut jamais revêtir que la forme d'une structure intérieure à l'esprit dans des conditions d'incessant renouvellement, un recours aux démarches accomplies par l'artiste paraissait indispensable.

RENÉ SCHAEERER.

PIERRE BOVET : *L'instinct combatif*. Problèmes de psychologie et d'éducation. Troisième édition revue et complétée. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1961, 247 p. Collection : Actualités pédagogiques et psychologiques.

La première édition de cet ouvrage date de 1917. On pourrait craindre que des vues jugées originales et audacieuses à l'époque ne paraissent aujourd'hui banales et démodées. Heureusement il n'en est rien : la lecture de cette étude demeure captivante et l'on ne peut que se féliciter d'en voir une nouvelle édition à la devanture de nos librairies. — Selon Pierre Bovet, l'un des moteurs fondamentaux de l'action humaine est l'instinct combatif, et c'est à saisir les diverses manifestations de cet instinct chez l'enfant que l'auteur s'attache dans les premiers chapitres de son livre. Ce propos nous vaut une étude très vivante des batailles d'enfants et de leurs causes, puis de certaines manifestations voisines, telles la taquinerie et la cruauté. Dépassant ensuite le plan de la psychologie infantine, Pierre Bovet suit l'instinct combatif au cours de son évolution jusqu'à l'âge adulte et en analyse les diverses altérations, allant de la simple déviation à la sublimation totale. Par là il est amené à dégager le rôle que cet instinct joue, sous des formes variées, dans la vie religieuse et sociale. La dernière partie est consacrée à l'étude des problèmes éducatifs posés par cet instinct, qu'il est vain de chercher à extirper de l'âme humaine et qu'il s'agit bien plutôt de mettre au service du perfectionnement moral de l'individu et de la lutte pour la paix dans la société. — En fermant ce livre, on n'a qu'un seul regret, c'est que l'auteur n'ait pas profité de cette troisième édition pour montrer à quel point ses thèses éclairent l'histoire contemporaine. Mais le lecteur suppléera de lui-même à cette lacune et gardera longtemps le souvenir de cet ouvrage où la perspicacité psychologique est mise au service de l'idéal pacifiste.

ANDRÉ VOELKE.

PAUL DIEL : *Psychologie de la motivation*, Paris, Presses universitaires de France, 1962, 325 pages.

Il s'agit de la deuxième édition, remaniée et augmentée, du livre admirable paru en 1948. Paul Diel y renouvelle la psychothérapie et la psychologie. — A l'origine de toutes les névroses, comme aussi du simple tempérament nerveux, Paul Diel voit un manque de courage devant la vie. Le nerveux élude la tâche vitale en lui substituant, par désir de compensation, une tâche imaginaire qu'il ne pourra jamais accomplir vraiment. La culpabilité vitale, résultant du refus d'assumer l'existence authentique, est refoulée par la vanité aidée de l'imagination. Comme le disait Pascal, nous travaillons à paraître et nous négligeons

notre être véritable au profit de notre être imaginaire. Au service de la vanité, l'imagination devient maîtresse d'erreur et de fausseté. — Un refoulement dû à la vanité se trouve donc à l'origine des troubles psychiques et nerveux, qui sont tous, quelle que soit leur forme particulière, l'expression d'un comportement faussement motivé. La névrose se déclare lorsque la fausse motivation ne suffit plus à refouler la culpé vitale. Les quatre tendances de la fausse motivation — la vanité, la culpabilité, l'accusation, et la sentimentalité — inextricablement enchevêtrées, enserrant, déforment la psyché consciente, et refoulent dans le subconscient le sentiment d'avoir donné une réponse inauthentique aux appels de la vie. Les symptômes névrotiques constituent un langage symbolique exprimant et masquant à la fois le conflit secret entre la fausse motivation et la culpé véritable. Les symptômes symbolisent mais dissimulent sous le symbole le contraste insupportable entre ce que le malade est en réalité et ce qu'il s'imagine être. — Paul Diel montre que l'explication freudienne de la névrose par le refoulement sexuel est trop limitée, et ne tient pas compte de la totalité de l'homme. Le désir sexuel refoulé n'est pas la cause constitutive du symptôme. « Il ne décide que de la forme du symptôme. » Et l'auteur, donnant une interprétation profonde du mythe de la Genèse, montre que la faute de l'homme est une dégradation du désir essentiel de la vie. Cette dégradation est un péché contre l'esprit. « La culpé est l'esprit lui-même, la loi de la vie, le sens de la vie, mais qui se retourne contre l'homme lorsque celui-ci agit contre l'esprit, contre la loi, contre le sens de la vie. L'esprit trahi devient l'accusateur intérieur... Le cercle vicieux et magique se crée, auquel il n'y a pas d'autre issue que la réconciliation avec l'esprit. » — La psychothérapie impliquée par cette anthropologie diffère de la psychanalyse. Il ne s'agira pas tellement d'une méthode de libre-association des idées et des sentiments dans laquelle le malade, disant tout ce qui lui passe par la tête, fera remonter à la conscience des événements traumatiques de l'enfance qui étaient refoulés dans son inconscient. Ces événements sont en effet, selon Paul Diel, les causes extérieures et accidentelles de la névrose. Mais la cause essentielle de la maladie se trouve dans la fausse motivation. C'est ce centre de la déformation psychique que la thérapie devra attaquer. Le thérapeute expliquera au malade le sens de ses symptômes et de ses réactions dans la vie quotidienne, lui montrera à quelle tendance de la fausse motivation se plie son comportement, et l'entraînera à pratiquer une introspection lucide qui éclairera les mobiles obscurs de son âme. Cette prise de conscience profonde, mettant en jeu l'affectivité et la volonté aussi bien que l'intelligence, conduira à la guérison. — Les succès thérapeutiques qu'obtient Paul Diel par sa méthode libératrice — et dont Henri Wallon témoigne dans sa préface au livre que nous venons de résumer trop brièvement — prouvent la grande valeur de la psychologie de la motivation.

EDOUARD LESCAZE.

